François Tétreau

Le Lai de la clowne

RÉCIT ÉPISTOLAIRE

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Gardi Hutter en spectacle, photo de Susann Moher-Ehinger.

François Tétreau (1953-2019). Photo Jean-Pierre Mercier, 2009.

LE LAI DE LA CLOWNE

SOTIE

Gabriac, Aveyron.

Début juillet.

Cher Michel, chère Élisabeth,

Nous circulons dans le coin depuis une semaine et notons les lieux à revoir avec vous (Nuces, Saint-Cirq, Belbèze) durant votre séjour. On nous a parlé de lacs à quelque soixante kilomètres d'ici ; avant la fin du mois, nous irons voir de quoi il retourne véritablement. Il faut que vous sachiez que tout dans ce pays est plus éloigné qu'il n'y paraît sur les cartes, car les routes tournicotent à qui mieux mieux. Nous croisons un troupeau de brebis chaque matin en allant au village pour les provisions. Un jour, j'ai vu une bergère tout à fait gentille, qui ne semblait pas plus effarouchée du loup que ses pareilles dans les contes à faire rougir les petits chaperons rouges. Précisions suivent. Bises. Frs.

Aveyron, fin juillet.

Je vous aurai parlé, je pense, d'une bergère filiforme et discrète, aperçue certains soirs sur la route raccompagnant ses brebis à bicyclette ; figurez-vous que c'est la petite fille de notre voisin, dont la famille est établie dans ce hameau perdu depuis le début du XVIIe siècle, soit depuis la fondation de Québec, avant la mort du Poussin et celle de Shakespeare donc. Ce matin, la journée promettant d'être lumineuse, nous sommes partis en reconnaissance du côté des lacs dont je vous ai touché mot. C'est correct, propret, sans faute de goût, bref nous irons si les gamins l'exigent vraiment. Surplombant un de ces lacs, il est un bourg, d'obédience touristique et balnéaire, où sur les coups de midi nous avons résolu de déjeuner. Chantal avise un vieux castel qui propose une formule buffet froid pour cinquante-cinq francs, vin compris. J'hésite, flairant l'arnaque, Chantal insiste, nous franchissons le porche. La présence de majordomes en livrée me fait redouter le pire au moment de l'addition, mais chacun se conduit fort civilement, avec retenue, prévenance et humilité je veux dire, et nous nous attablons dans la cour intérieure que des branches adroitement inclinée abritent de la meilleure façon. Durant le repas, un client grossier supputera le contenu de nos assiettes en frôlant notre table un instant, mais pas une fois les gens du service ne s'autoriseront cette privauté. Je constate qu'à l'autre bout de la cour un certain couple est servi par une demoiselle blonde, remarquable et stylée, une jeune fille à peine timide, de quinze ou seize ans, au teint si pâle qu'elle semble avoir été nourrie toute son enfance au lait de brebis. Il s'agit effectivement de notre bergère que Chantal reconnaît sans tergiverser et Chantal de me rappeler que ce château est celui-là même dont le voisin nous a parlé la veille en le désignant comme l'endroit « où Séverine suit un stage d'hôtellerie cet été ». Ainsi notre bergère a-t-elle abandonné ses blancs moutons pour servir dans des castels gastronomiques ; est-ce à votre avis qu'on l'a promue à ce rang ou bien qu'elle a déchu du sien ?

Paris, en octobre...

Villa Stendhal.

J'ai trouvé, dans un livre appartenant à notre clowne, la carte d'une maison de fine lingerie, *la P'tite culotte,* fondée par Catherine Hülya, un des modèle par moi rencontré lors de la rédaction de *Procuste,* et qui à l'époque n'avait jamais vu un Québécois de sa vie. Si ces deux femmes, la clowne et la styliste, se connaissent comme je le crois par certains détails relevés ci et là, nous sommes en présence d'une curiosité inouïe, à peu près comme si nous surprenions la Bêtise tourmentée par le Doute. Je vous tiens au courant de l'enquête. Frs.

Paris, octobre.

Deuxième épisode de l'hallucinante saga. Durant les mois qui ont suivi la parution du *Procuste,* la clowne et la styliste *ont vécu ensemble ;* oui, dans un petit appartement du XIVe arrondissement, non loin de chez Marie-Laure. Or il se trouve que la styliste était présente au lancement du livre dans une galerie d'art près de la Bastille, à l'automne de 1987, et que je lui ai offert un exemplaire ; c'est dire que la clowne a vu le *Procuste* sur la table à café ou sur les rayons de la bibliothèque de la styliste. Nous sommes en plein délire car, enfin, je me souviens être allé déjeuner un midi avec Catherine dans un restaurant du Bois de Boulogne où nous nous étions donné rendez-vous et qu'à cette occasion elle m'avait murmuré son désir de se rendre au Québec et de s'inscrire au cirque du Soleil. « Le cirque Hypparque a besoin de deux clownes et vous feriez parfaitement l'affaire ? » – pas du tout. Ne plaisantez pas. Ce sont là des faits de la plus haute véracité. Cependant je ne saurais dire si ce déjeuner au bois eut lieu en janvier 1987 ou en novembre de la même année, soit avant ou après la parution du livre, cela qui n'est somme toute que de médiocre importance, étant entendu que ce qui nous occupe, et nous intrigue, c'est de savoir comment, pourquoi et dans quelles circonstances, la clowne et la styliste se sont rencontrées. Je poursuis.

Troisième épisode.

La styliste ne répond plus. j'ai entrepris une fouille de fond dans mes carnets, agendas et répertoires, des années 1987, 1988, 1989 ; j'y ai retrouvé les coor-données de Catherine, alias la styliste ; j'ai écumé toutes les boutiques de lingerie fine de la région parisienne ; je suis allé aux *Caprices de Florentine*, aux *Câlins d'abord,* aux *Dessous de la Butte Montmartre ;* j'ai interrogé les responsables des maisons *Permis de séduire* et *Mam'zelle Chic ;* j'ai poussé la porte de *Chez Daisy, clef de l'élégance,* et il n'est décidément plus trace de Catherine dans la profession. La styliste ne répond plus. Ni rue Marcadet où elle vivait jadis, ni dans le XIVe arrondissement, ni dans l'annuaire de Paris et j'en arrive à cette conclusion lumineuse, prodigieusement estomaquante : la styliste est en train de faire tourner des ballons sur son nez au cirque du Soleil, Montréal, Québec, tandis que dans le même numéro, la clowne fildeféristé saute d'un trapèze haut perché sur la croupe d'une jument isabelle trottant autour du manège pour la plus grande joie des enfants – qui sait si votre fils n'est pas parmi eux – à moins que ce ne soit sous l'œil solitaire et caustique d'un Procuste Man dissimulé derrière les tentures écarlates donnant sur la piste de ce cirque ô combien électrique. Conclusions suivent.

Quatrième épisode.

Il me souvient de cet autre modèle, que nous avons rencontrée ensemble, Michel et moi, à Montréal, un samedi matin après la pose, qui vivait dans un loft avec un peintre anglo-saxon quelque peu atteint psychologiquement, ce me semble ; eh bien, il se trouve qu'elle s'est enfuie elle aussi. Car elle aussi je l'ai appelée pour lui offrir un exemplaire quand le livre est sorti et son jules m'a répondu qu'elle était partie : « Oune matin, pfff, le litte était vide ; elle n'était plous là ; Enne-vôô-lêe ! » « Vous plaisantez », que je lui avais dit ; « non ; parrtye. Évapourrée ! » « Enfin, vous avez bien une idée où elle est ? » « Vannecou-veur ? Bôostonne ? »

Or il se peut que le cirque du Soleil ait été en tournée dans ces régions à l'époque. Imaginez : la clowne, la styliste et leur comparse Susie, le modèle, enrôlées toutes trois par le cirque du Soleil et menant ensemble une virée d'enfer. Ô les exquises femmes...

Cinquième épisode.

Que penser de la stupéfaction de la clowne en découvrant, une fois installée à Montréal, que son sous-locataire et le Procuste du livre posé jadis sur la table à café de Catherine sont un seul et même coupable ? La vie n'est pas sans mystère. Outre cela, il faut que vous sachiez que dans trois semaines, à peine, cela fera trente ans que je suis arrivé en France avec mon frère et mes parents, or le premier soir de ce séjour, je m'en souviens fort bien, nous sommes allés dîner chez un collègue de mon père, installé à Paris depuis longtemps avec sa femme, et que celle-ci est absolument la grand-mère de notre clowne. Pensez qu'étaient présents ce soir-là, les fils du collègue, jouant aux échecs dans leur chambre ; il y avait aussi la fille aînée, aujourd'hui la mère de Brigitte.

Imaginez que nous dormons chaque soir, Chantal et moi, dans le lit d'une clowne *qui n'existait pas* il y a trente ans lorsque, gamin, je pénétrai dans la demeure de sa grand-mère à Neuilly, ou au Ranelagh plus justement, au Ranelagh, je viens de retrouver l'adresse exacte dans un autre livre, sur Nietzsche celui-là, un livre appartenant à l'oncle de Brigitte, notre clowne, son oncle qui longtemps fut un proche de Pierre Clémenti, le comédien ambigu, qui a joué dans un film intitulé *Par-delà le bien et le mal*[1], portant sur les amours de Nietzsche et de Lou Salomé, film dans lequel Dominique Sanda se dépouille parfois de sa petite culotte pour uriner dans un pot en présence des hommes qui la courtisent. Dans quelle espèce de rêve suis-je plongé ? Dans quelle sorte de film mnémonique ne me suis-je pas fourré en vous chroniquant, une à une, les pensées qui me sont venues et revenues face à cette carte rose appartenant à un modèle, Catherine Hülya, Catherine qui fut longtemps le modèle d'un sculpteur, Catherine dont vous connaissez le visage, puisque c'était le sien sur le pastel accroché au-dessus du téléphone dans la bibliothèque de la rue Ridgewood. Voilà qu'à votre tour des images vous hantent et vous reviennent et vous propulsent en des époques révolues de vous-mêmes et quand cette nuit vous rêverez d'une clowne chevauchant un Nietzsche miné de syphilis, ou si vous voyez une styliste jouant aux échecs dans un hôtel particulier du XVIe arrondissement, il sera venu le moment de les interroger pour savoir où elles se cachent depuis tout ce temps et de m'en faire part ensuite. Où cela ne nous conduira-t-il pas ? Dans quels labyrinthes ne nous sommes-nous pas introduits ? Voilà des clownes, des modèles, des stylistes, voilà des comédiens, je les vois réunis sur une même grande photographie couleur affichée dans les bureaux du Castor Astral, rue de Savoie, juste au-dessus de la machine à café, une assez grande affiche, d'un mètre sur soixante-dix centimètres environ, où figurent, comme sur une photo de classe, de cent à cent cinquante comédiennes et comédiens français, toutes tendances confondues, Montand, Marina Vlady, Balmer, Miou Miou, tout le monde y est en vérité, une photo prise il y a deux ans, tout au plus trois, puisque Depardieu y a la tête de Rodin (tiens, je pense qu'Adjani n'est pas là) et où, en sixième rangée à gauche, à partir du bas, je reconnais Pierre Clémenti, que nous avons vu ensemble dans *le Conformiste,* où il interprète le rôle d'un chauffeur ambigu toujours, séduisant et ambigu, qui entraîne Trintignant enfant dans des jeux plus ou moins avouables et que Trintignant assassine du reste, ce film que nous sommes allés voir tous les quatre un soir au cinéma de l'université Concordia ; il faudra que je mette la main sur cette affiche et vous verrez à votre tour, vous vous souviendrez, vous replongerez dans ces milliers de films, devant lesquels surgira l'image de notre clowne, avec son loup de plumes rousses et son sourire moqueur qui semble nous appeler à joindre les rondes inquiétantes et lutines autour du lit défait de Procuste, ou celui de Clémenti, tout cela que vous verrez prochainement dans vos rêves, je vous en avise et je signe, Frs.

1. À moins que ce ne soit dans *le Loup des steppes,* oui, dans *le Loup des steppes* plutôt, où Dominique Sanda interprète un rôle d'Hermine, non moins ambigu que ceux de son acolyte Clémenti d'ailleurs. Cela qui me fait songer à un autre film encore, *l'Héritage,* dans lequel Sanda, une fois de plus, circule à travers les feux d'un bal masqué, avec un loup sur les yeux et dans une robe noire quasiment aussi suffocante que le sont celles d'Élisabeth.

Je ne sais plus la date – Paris, en tout cas.

« Une certaine clowne a deux seins et ne cesse de les montrer », c'est ce qu'affirme un journaliste parisien, en ajoutant : « si vous ne les avez jamais vus, c'est que vous n'allez jamais au restaurant de la gare de Lyon. » Voire. j'y suis allé parfois, l'année dernière encore, avec Chantal et Gillian, sans rien y remarquer d'extravagant. Dont acte. Durant le trajet en métro, je me suis souvenu d'un détail curieux qui m'avait quitté l'esprit, mais me revient aujourd'hui avec l'évidence d'une réalité. Le jour où nous sommes allés voir la villa Stendhal, la veille de notre départ pour l'Aveyron, Brigitte nous a reçus les pieds nus. Après que nous eûmes visité les lieux, nous sommes passés avec elle au salon pour discuter des conditions. Brigitte nous a offert un café, nous avons accepté, elle est retournée à la cuisine et quand elle est revenue avec les tasses, j'ai remarqué qu'elle avait enfilé des chaussettes blanches, assez épaisses pour faire office de chaussons souples. Elle avait donc profité du temps que l'eau vienne à ébullition pour filer dans sa chambre et glisser dans ses chaussettes. Or, et c'est là que l'affaire se corse, avant qu'elle nous propose à boire, j'avais eu le temps d'observer la ligne de ses chevilles, etc., et je peux affirmer, sans qu'il y ait doute dans mon esprit, que cette clowne n'avait absolument pas les pieds sales ce matin-là, même qu'ils étaient d'une blancheur de gisant. Alors pourquoi, je vous le demande, pourquoi a-t-elle cru que la nudité de ses pieds ajoutait une note impudique à notre entretien ? S'imputait-elle à péché le pâle érotisme qui en émanait ? Il est vrai que des pieds nus suggèrent une disponibilité qu'elle jugea peut-être trop hardie dans les circonstances, presque inconvenante, ou incompatible avec la situation, puisqu'à toutes fins pratiques son appartement ne devait pas être libre en septembre et par conséquent qu'il ne pouvait y avoir de transaction entre nous. Autant de questions me tarabustaient dans le métro et, quand j'ai poussé la porte du restaurant de la gare de Lyon, une hôtesse démaquillée est venue à ma rencontre, vêtue d'une courte jupe et d'un chemisier de soie quasi transparent, dessous lequel j'ai certes reconnu le dodelinement caractéristique des seins sous la chemise, mais d'une clowne, je n'ai point vu l'ombre.

Villa Stendhal.

J'entends bien que vous constituiez un dossier à partir des renseignements que je vous adresse, parce qu'au train où vont les choses, je n'ai rigoureusement pas le temps de remplir des fiches, non plus que de photocopier tout cela que je vous lance en désordre par-dessus l'océan. Pensez que j'ai déjeuné l'autre jour avec un poète qui était des nôtres le soir du lancement de *Procuste,* dans cette galerie du XIe arrondissement, puis dans le troquet où nous avons soupé cette nuit-là. Durant ce repas, il s'est assis juste devant moi et s'est entiché de la styliste qui se trouvait, elle, à ma droite, et qui portait un petit béret rouge du meilleur effet. Je sais qu'ils se sont revus plus tard, même qu'ils se sont fréquentés quelque temps. Je n'ai jamais cherché à tirer cette affaire au clair parce qu'il me semblait qu'une styliste avait bien le droit de lutiner un poète. D'ailleurs, l'autre midi, il m'a plus ou moins confirmé l'aventure, en me confiant que l'originalité des dessous de la styliste tient aux nœuds papillons qu'elle y coud.

J'ignore s'il me parlait de ceux-là qu'elle porte ou de ceux dont elle inonde le marché, de toute manière ce n'était pas où je souhaitais en venir avec lui, mais plutôt : ce poète m'a révélé qu'à l'époque où il fréquentait Catherine, celle-ci cherchait à l'entraîner dans des mouvements paranormaux, du type *new age,* cependant que lui n'a jamais éprouvé la moindre fascination pour ces phénomènes. De ceci je ne vous parlerais même pas, si la mère de notre clowne, cette jeune femme qui jadis circulait, fantomatique, dans les couloirs d'un hôtel particulier du Ranelagh, ne travaillait justement sur l'énergie des trois corps et le massage sensitif. Même qu'elle a publié un ouvrage de taille sur ces questions, ouvrage dont j'ai découvert un exemplaire ici et un autre, en solde, sur les grands boulevards. Mais, me direz-vous, qu'allais-tu déjeuner avec un poète aussi ? Et pourquoi celui-là ? Bien que tu aies su qu'il connaissait Catherine, pourquoi lui avoir parlé de notre enquête ? Voilà bien le plus troublant. Ce poète, qui est proche de mes amis du Castor Astral, et que je connais depuis près de dix ans, a publié plusieurs recueils, à gauche et à droite, or il-en-est-un-dans-la-bibliothèque-de-Brigitte ! Aussi ai-je pensé, en découvrant ça, que non contente d'avoir mis le grappin sur notre styliste, voilà que cette clowne a subtilisé l'exemplaire que le poète avait délicatement offert à Catherine, laquelle styliste, m'a-t-il dit, lui a écrit cet été. Que voulez-vous, ce sont des actes indéfendables ça ; car ce poète ne connaît aucune clowne et ses livres ne se vendent pas des masses. Nous dînons jeudi chez Florence et Sylvain, Sylvain qui sait toutes les coulisses de France et Florence qui est styliste en fine lingerie. Retenez-moi, sinon je dirai tout.

Paris, novembre.

Après un examen attentif du document ci-joint, je crains de ne pouvoir reconnaître notre clowne derrière cette frimousse et ce nez postiches. Il y a en effet quelque chose qui ressemble à un air de famille, ne serait-ce que cette manière désinvolte de se coiffer n'importe comment, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de Brigitte. Toutefois, au cas où ce serait elle, notez que cette clowne-ci travaille sous le pseudonyme de Gardi Hutter et qu'elle prétend être de nationalité suisse, ce qui est assurément le premier gag de son numéro. L'article sous la photo parle d'un théâtre qui ne présentera cette année que des clowns. Or ce théâtre, je vous le donne en mille, c'est le théâtre du Ranelagh, comme quoi j'étais sur la bonne piste et pourquoi j'irai enquêter sur place, à la mi-février. Autre chose : il existe plusieurs genres de clowns et deux types principaux, soit l'auguste et le clown blanc. D'après Madonna Bouglione, l'auguste serait un enfant de quatre ans dans le costume de son père et l'autre serait son grand frère de dix ans, plus raisonnable, mais pas complètement raisonnable. Vu son port et sa taille, Brigitte se range plutôt dans la catégorie des clownes blanches, mais de cela je ne puis pas jurer et vous conseille d'ouvrir l'œil sur les clownes de l'autre catégorie, héritières de Paillasse et compagnie. Quand nous sommes venus visiter l'appartement, en juin, Brigitte s'est assise dans un fauteuil recouvert d'une belle peau de gazelle ; de toute évidence elle y prenait ses aises et ne semblait rien redouter de fâcheux ; eh bien, lorsque nous sommes arrivés en septembre et que je me suis assis à mon tour dans ce même fauteuil : patatras. Les quatre fers en l'air.

J'ai retiré la belle peau, qu'y avait-il dessous ? Trois, quatre vieilles planches retenues ensemble par des clous de clowne, ce qui, vous le reconnaîtrez, est moins le fait d'un clown blanc que celui d'une auguste. L'article précise que les nouveaux clowns sont des *machines à rire*. Aux dépens de qui, je vous le demande ?

Chère Élisabeth, cher Michel,

La clowne est Balance. Je ne crains plus de me tromper sur ce point depuis que j'ai découvert dans sa bibliothèque un ouvrage sur les Balance, alors que je n'ai rien vu sur les Cancer, les Verseau, les Bélier, etc. J'ai donc consacré une soirée entière à l'étude de cette question et je vous rapporte ici quelques-uns de ces petits faits curieux qui en disent long sur le tempérament de notre femme en cavale. D'après les astrologues, plusieurs femmes Balance se distinguent ; j'en retiens deux pour le moment :

1. Pauline Bonaparte (« Devenue la princesse Borghèse, cette ravissante pécheresse n'en poursuit que mieux son existence fantaisiste. ») 2. Brigitte Bardot (« Ici nous avons la créature vénusienne de l'amour, de l'accueil souriant, de l'abandon gracieux, au cœur chaleureux, mais à travers une lunaire encore proche de l'enfance, toute secouée des frissons de l'instinct, tout imprégnée d'animalité et aussi tout ingénue. ») Les astrologues écrivent comme des journalistes ; c'est une pitié si ce n'est une honte. Mais je poursuis, car il y va du succès de notre enquête en bonne voie : « Voyez ses robes courtes, ses corsages provocants, son goût de marcher pieds nus et sa démarche grandissante, comme sa façon de se coiffer n'importe comment. »

Mon opinion est faite ; la clowne est une créature. Amitiés, Frs.

Villa Stendhal, novembre.

Notre amie Annick nous envoie la photocopie d'un chapitre, tiré d'un livre intitulé *Tristesse de la Balance,* où il est dit, je reproduis la phrase : « Les demi-teintes de l'automne vont à la Balance comme un gant. La Balance a plusieurs paires de gants. Elle en met dans toutes les circonstances. » Ce qui ramène en moi le souvenir d'un conte anglais et particulièrement d'une scène de ce conte, où une grand-mère explique à son petit-fils comment reconnaître une sorcière. Je cite ; c'est assez long, mais il faut ce qu'il faut. D'ailleurs vous pourrez vérifier vous-mêmes ; ça figure dans *Sacrées sorcières,* Folio junior, Gallimard, et il y a des dessins.

« — D'abord, dit-elle, une sorcière porte des gants.
— Pas toujours, dis-je. Pas en été, lorsqu'il fait chaud.
— Même en été, dit Grand-mère. Elle *doit* porter des gants. Veux-tu savoir pourquoi ?
— Bien sûr, répondis-je.
— Parce qu'une sorcière n'a pas d'ongles. »

La clowne, vous l'ai-je dit, nous a reçus les pieds nus ; portait-elle des gants ? C'est ce que je ne saurais affirmer. Mais là n'est pas encore tout.

« — Ensuite une sorcière est toujours chauve.
— *Chauve !* m'exclamai-je.
— Chauve comme un œuf.
— Pourquoi sont-elles chauves, Grand-mère ?

— Ne me demande pas pourquoi, répliqua-t-elle ; mais tu peux me croire, aucun cheveu ne pousse sur la tête d'une sorcière.
— C'est horrible !
— Répugnant ! dit Grand-mère.
— Si les sorcières sont chauves, dis-je, il est facile de les démasquer.
— Pas du tout, répliqua Grand-mère. Une sorcière porte toujours une perruque, une perruque de première qualité.

Nous voyons qu'il est là une singulière coïncidence de pieds, de gants et de cheveux. Si les Balance portent des gants et les clownes toujours des perruques, de quelle nature, dites-moi, à quelle espèce appartiendra notre Brigitte ? Nous pouvons avoir de bonnes relations avec une créature, mais pourrons-nous en avoir d'excellentes avec une sorcière ? Ah. Quant à Susie, il me souvient que son anglo-saxon de peintre était ivre de jalousie que nous fussions là pour interroger le modèle au lieu de l'artiste. Entre nous, cet artiste se débattait en vain dans le filet de prestige que ladite créature avait jeté sur lui et sur son art. Je ne sais si Susie est Balance, mais je me rappelle qu'elle posait en Allégorie de la Justice. Ce sont tout de même des faits, ça.

Chers amis,

Je reviens à cet épisode du lancement de *Procuste* et du souper juste après, où étaient présents le poète, la styliste, Marie-Laure, nos amis du Castor Astral, Michèle – la gamine – et David qui, eux, habitent non loin de l'endroit où vivait Catherine en ces temps, près de la porte de Saint-Ouen. Ce soir-là, Michèle et David ont sympathisé avec la styliste, ils lui ont offert de la raccompagner chez elle dans leur voiture et, bien sûr, Catherine eut la grâce d'accepter. Ils se sont revus dans la suite, comme quoi tout le monde fréquente et revoit ma styliste, hormis le principal intéressé. Catherine leur a parlé de sa boîte, de la fameuse ligne Hülya, et nos amis s'y sont suffisamment intéressés pour prendre rendez-vous avec Catherine, question de jeter un coup d'œil sur ses nœuds papillons. Entre nous, je ne serais pas surpris d'apprendre que Michèle ait acheté un ensemble ou deux ce jour-là et qu'elle les porte à l'occasion pour amuser David. Quoi qu'il en soit, nous sommes allés, Chantal et moi, déjeuner avec Michèle et David dans un restaurant indien cette semaine et, l'air de rien, j'ai conduit la conversation sur le terrain qui nous préoccupe tous les trois, soit sur les pérégrinations des deux évanescentes. Michèle a évoqué ce jour où elle et David sont allés chez Catherine et je vous le dis sans détour ils n'ont pas vu de prototypes. Ce jour-là. Catherine leur a montré un dossier, une sorte de grand classeur dans lequel figuraient plusieurs photographies de ses ensembles, excellentes photographies au demeurant, nettes et précises, m'a-t-on confirmé. Michèle a bien reconnu qu'il y avait des nœuds papillons, des petits pois aussi. « Ça avait de la gueule, a-t-elle précisé ; on pourrait presque sortir avec ça pour une soirée un peu décontract', par exemple. Ça fait habillé. » J'étais à peine revenu de mon ébahissement lorsque j'entends David ajouter – David qui jusque-là ne s'était, pour ainsi dire, pas mêlé à la conversation, David qui ne cherchait nullement à nous faire rire et de quelque manière que ce soit – « Oui, c'est vrai ; ça fait un peu clown. » Je vous l'avais dit qu'il y avait une histoire de cotillons derrière ça. Une chose est sûre de toute manière, c'est que la troupe d'amuseurs avec laquelle Brigitte travaille, et qui se nomme *les Trois aubépines,* a donné plusieurs représentations dans l'école de Sébastien, le fils de Michèle et David, de sorte que devant lui, lorsqu'on prononce le mot *clown,* un souvenir remonte dans son esprit et c'est notre Brigitte qu'il imagine.

P.-S. : Il y a un nouvel élément : il paraît que les femmes « clown blanc » s'appellent des clownesses, mais je persiste à croire que Brigitte est une auguste.

Paris, novembre.

Récentes nouvelles du front. Je cours quatre ou cinq lièvres à la fois. D'abord, nous avons un poète sur le coup, qui pourra nous fournir des lieux, des dates et des adresses, le moment venu. Si sa complaisance va jusque-là, il me remettra une lettre signée d'une main de styliste. Ensuite il y a vous ; vous qui êtes sur le front ouest, dans la ville où habite notre clowne cette année. Cependant vous ne pourrez pas la coincer en décembre car elle quittera le Québec plusieurs jours pour je ne sais quel cirque. Enfin il est un nouveau facteur offrant des avantages mirifiques. Pourtant je ne peux le considérer sans scrupules, du moins pas avant que vous n'ayez éclairci pour moi certaines questions délicates qui me posent des problèmes de conscience cornéliens. Ainsi : la franchise autorise-t-elle l'indiscrétion ? Mais, pour débuter, avons-nous les uns et les autres une même idée de ce qu'est l'indiscrétion ? Par exemple, d'aucuns trouvent fallacieux le jugement des Tartuffe taxant de voyeurs ceux-là qui regardent ceux-ci qui s'exhibent. Je m'explique. Si je vous dis : la fenêtre de la salle de bains de ma voisine est large comme une porte de grange et ma voisine se toilette, hiver comme été, au su de tout l'immeuble puisqu'il paraît qu'elle a besoin d'air quand elle se douche ; si je vous confie que la table sur laquelle je vous écris fait face à la fenêtre de ma voisine, estimerez-vous que je devrais travailler après ses heures de bain ? Si je vous assure que ma voisine est au fait de la situation puisque, de la même manière qu'il m'est possible de la voir, elle me regarde écrire en s'essuyant ; quelle sera votre opinion si je vous révèle que ma voisine a quatre-vingt-trois ans ? En changerez-vous si je vous dis qu'elle en a dix-neuf ? Venons-en maintenant à notre affaire. Vous n'ignorez pas que nous avons sous-loué notre appartement de Montréal à des inconnus. Nous leur avons laissé nos meubles, nos livres, nos assiettes. En revanche, nous avons éliminé tout ce qui ressemble à une photo, à une lettre, ou à un caleçon. Afin qu'ils disposent d'un maximum de place, et sous ce prétexte, nous n'avons rien laissé qui relève du domaine de l'intimité ; il est certain qu'ils auront noté cette intention et cette précaution. C'est pourquoi nous attendons d'eux, s'ils trouvent jamais, derrière un divan, une lettre qui par mégarde aurait glissé là, qu'ils la rangent sans l'ouvrir, à plus forte raison, sans la lire. Il n'en va pas de même villa Stendhal. Comme vous savez, nous sommes venus voir l'appartement fin juin. La clowne nous a écrit fin juillet pour demander si toujours nous étions intéressés. L'affaire fut conclue fin août et nous avons emménagé à la mi-septembre. En arrivant sur les lieux (Brigitte s'était envolée pour Québec quinze jours auparavant), nous avons trouvé une liste énumérant les diverses idiosyncrasies de la villa et de l'appartement, avec moultes explications sur ce qu'il convient de faire dans tel et tel cas pénibles. Au verso de sa liste, Brigitte avait patiemment décrit le fonctionnement de son répondeur. Ici je dois signaler que non seulement cette clowne possède un répondeur téléphonique vétuste, mais qu'il occupe dans sa vie une place prépondérante, à telle enseigne que Brigitte n'imagine pas qu'il y ait en cette fin de XXe siècle des êtres qui sortent de chez eux sans brancher leur répondeur et sans en écouter les messages à leur retour. Toujours est-il qu'elle nous a confié son répondeur avec un mode d'emploi précis ; surtout elle a laissé dedans, car il est impensable qu'il s'agisse d'un oubli, une cassette sur laquelle figure, je le suppose, tous les messages reçus durant les quatre ou cinq mois précédant son départ pour l'Amérique. À votre avis, c'est là que je voulais en venir, y aurait-il indiscrétion à écouter ces messages pour mener à bien notre enquête ? Brigitte n'a-t-elle pas eu tout le temps, tout le loisir même, d'effacer ces messages pour brouiller les pistes ? Mieux : ne les a-t-elle pas laissés afin que nous la retracions plus vite ? En quoi consistent ces messages, à propos ? J'imagine qu'on y trouverait des adresses de théâtres, des rendez-vous plus ou moins galants sous des chapiteaux, des relents de nuits blanches et de petits matins. Quelle tête feriez-vous si je vous apprenais qu'un message ainsi va : « Allô, Brigitte ; c'est Catherine. J'appelle d'une cabine au coin de la rue Delambre et du boulevard du Montparnasse. Bon. J'ai deux places pour le spectacle des Rita Mitsouko ce soir et ensuite on mange avec Catherine Ringer à la Coupole. Alors tu t'arraches ; je t'attends. Bisous. » Certains répondraient que seul un sadique refuserait à sa voisine exhibitionniste, le plaisir de l'observer. Vous vous dites que j'exagère ? Écoutez celle-ci. Nous avons deux jeux de clefs. Le premier, Brigitte l'a confié à Marie-Laure quelques jours avant son départ pour que nous puissions entrer directement villa Stendhal en sortant de la gare de Lyon. Le second jeu, elle l'a gardé jusqu'au dernier jour, puis elle l'a remis à la concierge au moment de sauter dans un taxi. Il s'agit d'un trousseau vert et noir, d'un trousseau qui « enferme » les clefs et qui s'attache à l'aide d'une bande adhésive, pareille à celles qui font office de lacets sur les chaussures de sport, on appelle ça du Velcro je pense, mais je n'en suis pas sûr. Dans la doublure de ce trousseau, il y a un petit compartiment, une sorte de porte-monnaie. C'est le genre de trousseau qu'une femme prend sur elle, plutôt que son sac, pour acheter juste du pain, ou une bouteille, chez l'Arabe du coin. Toujours il y a quelques menues pièces dedans, des centimes. Entendez bien que ce trousseau nous était destiné, tout comme l'autre, et que Brigitte s'en est servi jusqu'au moment de son départ, et que la gardienne de l'immeuble l'a eu quinze jours. Vous êtes bien assis. Nous avons fait glisser la fermeture Éclair à l'intérieur et, dans le petit compartiment à monnaie, il n'y avait pas une ou deux pièces comme je m'y attendais, il y avait un préservatif, un préservatif *vibra nervuré* dans son étui de plastique, intact donc, un préservatif lavande, avec des marbrures bleues, dans ce trousseau de clefs. Si j'étais vous, je laisserais les Tartuffe appeler ça du voyeurisme et je serais d'avis que des limiers comme vous prissent note de ces renseignements et qu'ils les étudiassent en profondeur.

Mi-décembre.

La bibliothèque, villa Stendhal, recèle des mystères que je vais profaner pour vous de belle manière. Je suis tombé ce matin sur un ouvrage que vous ne serez pas longs à qualifier d'apocryphe quand vous saurez ceci. Il s'agit d'un livre étroit, plutôt que carré, un livre publié en 1980 chez Kesselring éditeur et qui s'intitule *Si tout se casse la gueule*. Jusqu'ici rien d'extraordinaire, sinon que moi, Kesselring éditeur, je ne connais pas ça. Alors ? Notez que ce livre se présente comme une traduction de l'anglais, que l'éditeur est un méconnu, que Borges signe une préface sur l'*écrivain dangereux* et que la quatrième de couverture annonce une autre préface *, qui ne figure pas dans le livre, à moins que l'« éditeur » ne s'imagine que les dix lignes sans orthographe à l'endos du bouquin constituent une préface. Encore là, rien de très singulier, encore que. Mais un éditeur fantôme peut avoir connu Borges ** et lui avoir commandé une préface au moment juste de mettre sous presse, bien que cette préface-là ait été rédigée quatre ans avant la parution de l'objet ; cela dit, admettons. Sur la page titre, apparaît le nom d'un certain traducteur, alors qu'à la fin des deux derniers chapitres surgit celui d'un autre.

> * Oui, une autre préface, c'est tout de même un monde.
>
> ** Borges (Jorge Luis), écrivain argentin (Buenos Aires 1899 – Genève 1986), auteur de poèmes (...) et d'essais *(Histoire de l'infamie),* etc., texto dans le *Larousse* de la clowne.

L'ouvrage réunissant plusieurs nouvelles de même nature par un lien narratif commun, on peut expliquer l'anomalie en supposant que le traducteur numéro 1 s'est chargé des quinze premières nouvelles et le second des deux dernières. Je reconnais tout cela ; il n'empêche que nous commençons à accumuler de très nombreuses curiosités * : éditeur méconnu, préface de Borges où il n'est pas question de l'auteur, autre préface annoncée puis supprimée, deux traducteurs au lieu d'un seul ; fiez-vous à ma connaissance des livres, il s'agit de ce qu'on appelle en France, une auto-édition et, au Québec, d'un livre à compte d'auteur. Quelle importance ? Prou ; il faut savoir seulement qu'un auteur qui confie son manuscrit à un imprimeur peut y inclure chacune des lubies lui passant par la tête. S'il veut, il créera le nom d'un éditeur fantoche, il rédigera une préface de Montaigne**, il prétendra que son livre est traduit en vingt et une langues – ceci n'a pas de fin. Généralement, les auteurs qui transigent avec les imprimeurs sans intermédiaire respectent un semblant de code éthique, cependant aucune loi ne stipule qu'un escroc ne doit approcher d'une imprimerie à moins d'un kilomètre.

* *Curiosités,* c'est le moins qu'on puisse dire.

** De Montaigne, parfaitement, et personne ne trouvera à redire, j'entends qu'aucun critique ne s'interrogera : « Montaigne ? C'est tout de même bizarre ; n'est-il pas mort avant que celui-ci ne vienne au monde ? » Nous en sommes là : poèmes d'Arthur Rambo, etc.

L'auteur de *Si tout se casse la gueule* est-il un escroc ? Voilà une question que je me garderai bien de poser puisqu'on nous avertit que l'écrivain est dangereux. En outre, cet auteur se nomme Craig Strete et on souligne en couverture que ce Strete est un « véritable indien cherokee ». Le nom de Strete ne vous dit sans doute rien, mais il se trouve qu'à moi il rappelle quelque chose ; il m'est même arrivé d'en découdre avec cet oiseau. Si. J'ai constitué pour *Jungle,* il y a dix ans, un minuscule dossier sur Morrison. Après la publication de ce texte, j'ai reçu un mirobolant courrier, soit une quinzaine de lettres écrites par des fans aussi touchants que givrés. Un d'entre eux, un certain Laporte*, travaillait pour la bibliothèque d'un centre de détention dans le Jura ou ailleurs. Pendant près d'un an, ce fanatique m'a envoyé quatre ou cinq lettres par semaine.

* Oui, Laporte, je n'invente rien.

Au bout de quinze jours, je n'avais plus rien à écrire, mais lui persévérait. Avec de longues explications sur ses sources, il m'adressait toute chose qu'il dénichait sur les Doors et sur Morrison. Un matin, je reçus de lui la traduction d'un recueil de vers qu'il avait fait venir d'Amsterdam, un recueil signé Craig Streke et Jim Morrison, dans lequel on laissait entendre que Streke et Morrison allaient dans la vie bras dessus, bras dessous et copains comme cochons. Vous aurez noté que le nom n'est pas identique : Strete à gauche, Streke à droite, et Craig dans les deux cas. Je lus le recueil, j'étudiai les poèmes, j'analysai les vers et je dénonçai l'imposture dans les *Carnets de Jungle* : « Ce Streke annonce sur la jaquette un autre recueil qu'il aurait, comme celui ci, écrit avec Jim Morrison : *Menstruation Taboos : A Woman's Studies Perspective*. Il faut ajouter que Streke intitule ses propres bouquins, ceux qu'il signe de son seul nom : *We can whip the horse's eyes and make them sleep and cry,* ou encore, *We've seen white cameras in Geromino's coffin interviewing worms.* » *Sic, sic, sic* et re*sic*. Jean-Pierre Guay nous raconte que Lovecraft, dans ses écrits, parle d'ouvrages fameux dont il recommande vivement la lecture. En vérité, Lovecraft s'amuse, ces ouvrages n'existent pas, mais il revient là-dessus si souvent que ses lecteurs, abusés par leur enthousiasme*, cherchent à se procurer ces ouvrages. Sans y parvenir, bien sûr. Toutefois la demande devint un jour si pressante que certains rusés s'amusèrent à écrire ces livres, à les vendre, et à les vendre très bien, chacun étant convaincu qu'il s'agit bien de ceux dont Lovecraft vantait si joyeusement l'excellence. Peut-être Laporte a-t-il écrit les livres de Strete / Streke. Au mieux, Strete aura lu une préface élogieuse de Borges et il se sera attribué l'éloge en rédigeant le livre après coup. Au pire **, il aura écrit, sous le nom de Borges, une préface exaltée sur son propre bouquin.

> * Rien de plus crédule qu'un fanatique. Il est un mot qu'emploient les Québécois : « moron » ; j'ignore ce que ça veut dire exactement, mais il me semble que ça s'applique ici.
>
> ** Dit-on « au pire » ou « au pis » ?

Maintenant, comment se fait-il que les écrits de Strete / Streke circulent si bien en Europe, alors qu'il n'en est jamais question aux USA, ni au chapitre du dernier des Mohicans ni à celui des rock stars alcooliques ? Lorsque j'écris : ces livres circulent bien en Europe, c'est pure figure de style, car je n'ai jamais vu un livre de cet individu dans les librairies spécialisées de Paris, de Londres ou de Gabriac, et pas plus aujourd'hui qu'en 1980. Comment notre clowne a-t-elle mis la main sur un livre de Craig Strete ? Comment expliquez-vous que ce clone de Streke surgisse villa Stendhal, à deux pas de la rue Lucien-Leuwen ? Je ne connais cette Brigitte ni d'Ève ni d'Adam ; c'est à peine si je me souviens de l'image fuyante de sa mère dans les couloirs anciens d'une maison du Ranelagh il y a trente ans. Le poète dont je vous ai parlé, celui-là qui fréquentait Catherine, est un ami certes, mais c'est un inconnu et Strete est encore plus inconnu que lui. Que font leurs livres ici ? Pourquoi l'indien dessiné sur la couverture du livre de Strete tient-il un chapeau rond de cirque ? Nous étions venus tranquillement, Chantal et moi, nous installer une année chez une inconnue dont nous ne devions plus entendre parler jusqu'au jour de notre départ et je m'enfonce chaque matin davantage dans une chausse-trappe* clownesque sans rapport avec le réalisme que j'appelle de mes vœux. Pourtant il m'est d'avis que ce tohu-bohu recèle un sens que nous allons débusquer vite fait et que nous produirons à la lumière.

> * Je pense qu'on ne *s'enfonce* pas dans une chausse-trappe, de même qu'on ne *roule* pas un fesse-mathieu, comme je l'ai lu hier dans une feuille de chou du dernier ridicule ; disons que « je tombe chaque matin plus vite dans une chausse-trappe clownesque » – ça ne va pas non plus, misère.

Paris, décembre.

Je fondais les plus louables espoirs sur notre dîner avec Florence et Sylvain, l'un et l'autre pouvant m'aider à découvrir ces choses que Brigitte et Catherine s'ingénient à nous cacher non sans succès, il faut le reconnaître. Aujourd'hui je me demande si nos amis ne sont pas de mèche avec ces étourdissantes femmes, car je ne doute pas que Sylvain, malgré ce qu'il affirme, connaît toute la faune québécoise en Paris, qu'il la côtoie, qu'il la fréquente, étant de toutes les manifestations sub et paraculturelles et ne répugnant guère à serrer la main, s'il faut, d'un dramaturge de première notoriété ; il existe des gens, comme ça, qui s'infligent à dessein de cruelles souffrances morales. De plus, je me souviens qu'après la réception de *Procuste* en 1987, au sortir du restaurant où Catherine m'a révélé ses ambitions, je lui avais suggéré d'appeler Florence qui, comme vous savez, travaillait alors pour Chantal Thomass

(« Quand vos jambes accèdent au domaine des beaux-arts »), la grande prêtresse de la lingerie féminine à Paris ; or Florence prétend ne pas se souvenir qu'une styliste l'ait appelée il y a trois ans. Et moi je dis que c'est proprement incroyable, car si tel matin une styliste me téléphone pour me parler de sa ligne de petites culottes, je m'en souviendrai cinq, dix et vingt ans plus tard. Croyez-vous que Sylvain, l'un des principaux chevaliers des nuits parisiennes, ne connaisse pas notre clowne ? Pensez-vous que Florence, designer haut de gamme, n'ait jamais vu la styliste ? On nous cache des trucs, on nous tient en respect, d'aucuns s'interposent entre nos projets et ces usurpatrices de vérité qui courent toujours et plus loin. Mais nous ne nous laisserons pas entuber comme ça. Qu'est-ce qu'une démarche infructueuse contre dix qui nous rapprochent du but ? Infructueuse, du reste, c'est vite dit ; ajoutez sur l'heure au dossier qui nous occupe que la clowne porte des dim. Oui, ce sont des dim que j'ai trouvés parmi les chiffons à chaussures au fond du placard de la cuisine. Mais je vous entends vous récrier : « Nous ne pouvons tout de même pas filer toutes les femmes en dim, si stylées soient-elles. » J'admets que c'est une tâche colossale, cependant je vous assure qu'elle ne sera pas sans bénéfice. J'en veux pour preuve cette promenade insolite. J'observais l'autre matin le manège d'un homme sortant d'une rame de métro à la station Réaumur-Sébastopol. Comme il se dirigeait d'un pas résolu en direction de la Porte de Clignancourt, il croise une femme, tout en jambes (sont-elles assez sympas les Parisiennes de porter mini-jupe, cette année justement que nous sommes là), allant, elle, vers la Porte d'Orléans. Il bifurque et moi de même à leur suite. Arrivé sur l'autre quai, je vois mon homme qui musarde, délesté soudain du stress matinal, portant sa serviette à la main désormais, alors qu'il la tenait ferme sous le bras tout à l'heure, qui considère les réclames de soupe et de whisky, proche de la femme bien sûr, droite et debout à l'endroit où s'immobilisera la voiture de première classe, consciente de ce qui se passe, sachant fort bien qu'il y a derrière elle un homme qui la suit ce matin au lieu de courir à la banque, et qui regarde tout attentivement ses jambes, surtout les deux plis en forme de H derrière ses genoux. Je les observe l'une et l'autre, certain que l'homme n'a pas remarqué ma présence. Je sais qu'il circule avec un billet de seconde et qu'il s'apprête à monter, avec la femme, dans une voiture de première et je vois que cette femme devine ses intentions. Lui feint de l'ignorer, comme si elle n'existait pas plus qu'une animatrice de télévision sur un quai de banlieue. Lorsque le train débouche et que s'ouvrent les portes, il monte et se dirige d'autorité vers le seul strapontin disponible, il pivote sur lui même pour s'asseoir et, comme s'il découvrait soudain la présence de la femme derrière lui, il suspend son geste et tient le strapontin rabattu, afin que son attitude, dans ce moment, soit tout à la fois une invite et une révérence à l'endroit de la femme qui, durant deux secondes, hésite à comprendre puis consent à saisir le siège qu'on lui offre. Près d'elle, il reste debout, appuyé aux portières qui n'ouvrent pas, le nez en l'air, poursuivant une pensée au plafond, tandis que de l'endroit où je me tiens, je les examine à loisir. Je me demande si la femme voudra faire comprendre à l'homme où elle sort en se levant quelques secondes avant l'arrêt, ou si elle se précipitera hors de la rame au dernier instant pour se rire de lui, lorsque du quai, elle le verra prisonnier du métro en partance. Mais non. À Saint-Placide, elle se poste assez tôt devant les portières, autorisant l'homme à la suivre si bon lui semble. Maintenant nous marchons à bonne distance les uns des autres rue du Cherche-Midi. Devant nous, la femme pousse la porte d'une boutique de farces, attrapes et cotillons, chez Sapholie ; elle y pénètre, laissant l'homme perplexe sur le trottoir et moi, non moins perplexe, plus loin derrière lui. Il se tâte en regardant les masques dans la vitrine. Il y en a de toutes les espèces et de toutes les couleurs vulgaires et en si grande quantité qu'il pourrait se perdre là dans une vaste rêverie, mais un homme ne s'immobilise jamais longtemps devant la vitrine d'une boutique de farces, attrapes et cotillons, malgré l'envie qu'il en a. Prenant son souffle et tenant son idée, il tourne la poignée et disparaît dans la boutique. Je ne pouvais guère les suivre. La présence d'un employé de banque dans une boutique de farces, attrapes et cotillons est souvent suspecte ; l'irruption intempestive d'un détective de ma trempe eût brouillé tout le jeu. Depuis le bistro d'à-côté, je peux suivre les allées et venues des rares clients de Sapholie. Bientôt je vois sortir de conserve les nouveaux complices qui bavardent, tels des amants de longue date. Mais la femme, qui tout à l'heure allait de par la ville les jambes gainées de soie transparente, porte maintenant des bas lavande, avec des marbrures bleues. C'est un spectacle saisissant dans la lumière hivernale, vers neuf heures trente le matin. Je choisis d'interrompre ma filature, car qu'aurais-je appris, dites-moi, si je les avais vus se couler dans un petit hôtel deux rues plus bas ? Fin de la filature, mais poursuite de l'enquête. Question de me faire une idée des lieux du délit, j'entre à mon tour chez Sapholie. Que dire de la stupeur qui me gagne en constatant que cette boutique, grande comme une cabine de bain, est pleine de slips et de soutiens-gorge avec des nœuds papillons dessus ? Pour recouvrer une contenance, j'interroge la vendeuse : « Enfin, madame, que sont ces papillons sur toutes ces culottes ? » Interloquée, elle se rengorge. « Monsieur, c'est notre collection christmas ; cette année chacune portera le nœud pap' au réveillon. » À l'idée d'une foule de Parisiennes en petite tenue, des flûtes de champagne à la main, des vertiges me gagnent. Je tourne les talons, mon regard tombe sur un bandeau publicitaire dans la porte : *Suivez la ligne Hülya*. Je sors, je suis et je poursuis toujours. Sur ces entrefaites, j'apprends que la clowne connaît le propriétaire des *Foufounes électriques*. Vous devriez aller fouiner près du bar, je suis sûr que vous y pêcheriez des indices précieux.

Carte postale.

Je viens de mettre la main, dans la pile de cassettes près de la cheminée, sur des enregistrements de musique de cirque. Tiens donc. Blaguebolle, Stromboli, El Quinto, Charivari, Cristal, Libellule – les deux derniers titres faisant assurément référence à deux clowns, avec Libellule dans le rôle de la clownesse. Se trouvent également là les musiques d'*Amarcord* et de *8 1/2*. Nous écoutons ça avec l'esprit de sérieux qui convient pour décoder le sens caché derrière les trompettes, les tambours de bastringue et les accordéons *pas pareils*. Tout à l'heure, un vieux joueur d'orgue de Barbarie boiteux a empli de sa musique toute la villa Stendhal. J'eus la présence d'esprit d'enregistrer la chose. Affectueusement.

17 décembre.

Je me promenais cet après-midi sur le boulevard de Rochechouart, entre Pigalle et Barbès, à la recherche toujours d'indices déterminants et en considérant les baraques qu'ont dressé les forains pour la période des Fêtes sur le terre-plein au milieu du boulevard. Il y en a de toutes sortes : femme à barbe, Procuste Man, et d'autres, plus lestes, que j'ai su contourner sans me faire happer par les rabatteurs en goguette. J'avais en poche le trousseau de clefs de Brigitte, non celui dont je vous ai longuement parlé, mais l'autre et, dans mon portefeuille, j'avais une lettre de notre clownesse, pliée dans son enveloppe écolo, avec un éléphant dessus. Soudain, passant près de la roulotte d'une cartomancienne, boule de cristal et lignes de la main, je me dis que ce serait une occasion de faire progresser avantageusement notre enquête, que de m'adresser à cette brave personne et lui demander son sentiment, comme vous l'auriez fait vous-mêmes si vous aviez marché ce jour-là sur le boulevard de Rochechouart. Je monte les trois marches, je frappe à la porte, je l'ouvre, je repousse de la main le rideau coupe-vent et je me retrouve assis, face à une vieille femme caricaturale, exactement semblable à la gitane en première page des *Bijoux de la Castafiore,* avec un fichu sur la tête, le visage buriné et tout le tintouin. En deux mots, je lui explique le but de ma visite, afin qu'elle ne se perde pas inutilement en conjectures sur mon cas, mais plutôt qu'elle se concentre, et sans tarder, sur celles-là qui nous échappent encore, pas pour longtemps mes amis, pas pour longtemps. Comme je m'en doutais, cette femme me demande si j'ai sur moi quelque objet ou une pièce de tissu ayant appartenu à Brigitte et à la styliste. Je sors de ma poche le trousseau de clefs, de mon portefeuille la lettre dans son enveloppe, et je les pose sur la table de jardin entre nous. Mon objectif n'étant pas que cette femme devine les choses mais bien qu'elle me les explique, je lui fournis certains détails sur la vie de Brigitte, détails dont vous êtes déjà instruits et j'insiste sur le caractère zodiacal de notre personne, car il me semblait – il me semble toujours – que l'astrologie est une sphère voisine de la cartomancie, et que mon hôtesse va se régaler de mes précisions. Pensez-vous. Elle me fait signe de me taire, elle porte ses mains dessus la lettre et le trousseau, elle ferme les paupières et elle murmure des balivernes. J'attends, je patiente et, coup de théâtre, cette diseuse de bonne aventure m'affirme sur le ton catégorique qui sied à ceux-là qui lancent de telles énormités : « Votre clowne n'est pas Balance ! » Stupeur. Je m'apprête à lui réclamer des explications, mais elle enchaîne : « Elle serait Gémeaux ou Scorpion. Oui, c'est tout à fait ça, Scorpion. » Une secousse clonique me gagne, me laisse sans voix. Qu'à cela ne tienne, la romanichelle continue : « Balance, Gémeaux ; c'est sa double nationalité qui nous abuse* vous et moi. Je distingue de nombreuses dualités chez votre amie, mais ne négligeons pas les signes irréfutables. »

* Sa double nationalité ; j'en parlais à François et Geneviève, et François me demande : « Double nationalité ? Clowne et Québécoise, c'est ça ? »

Sur ce, elle tire une carte au hasard (on s'entend) dans la pile près de sa boule et elle la brandit devant l'ampoule. La Dame de pique. Il est entendu que son jeu ne contient que des as et des Dames de pique mais, quand même, je suis saisi. Entre nous, ça ne faisait pas vraiment mon bonheur que la clowne ne fut point Balance ; nous nous approchions d'une quelconque vérité, je pense, avec ces histoires de femmes coiffées n'importe comment. Qu'aurions nous à faire d'une Brigitte Gémeaux, ou Scorpion ? Aussi : « Vous êtes une charlatane, que je lance ; cette clowne n'est pas mon amie, ni de cœur ni de quelque manière. Vous êtes une piètre devineresse. Tout de suite vous auriez dû sentir, ou déduire, ou voir, je ne sais comment vous procédez, que je ne connaissais pas cette auguste. » Très calme, la bohémienne me répond : « Monsieur, si je suis une menteuse, vous n'êtes pas tenu de me payer ; je vous laisse juge. Si je suis une impostrice*, poussez la porte et retournez sur le boulevard de Rochechouart ; je n'enverrai ni mes chiens ni mes neveux à vos trousses. Maintenant, sondez votre cœur et dites moi si je me moque de vous. Vous êtes né loin d'ici, sur une terre d'ennui, sans chaleur. À sept ou huit ans vous souhaitiez raconter par écrit des histoires et vous vous êtes exécuté pour votre perte. La première de ces histoires commençait ainsi : *Il était une fois un clown qui traversait le désert sur son chameau...* » « Arrière, succube, ventresse, taisez-vous ! Voilà votre argent. » Je lance cinquante balles sur la table, je reprends ma lettre et mon trousseau puis, sur le boulevard de Rochechouart, secoué par le numéro de cette drôlesse, je me rends compte que durant notre entretien, aucun poil, aucun cheveu n'est sorti de dessous son fichu. Alors surgit dans mon esprit – comme dans celui de Sébastien le souvenir de Brigitte en auguste – l'image des mains de la gitanesse. Je vous le donne en mille, mes amis, cette vieille portait des *gants*. Frissons.

* Les Suisses, aussi délurés que les Québécois en

matière de féminisation des mots (Dominique nous écrit que d'exquises Québécoises ont féminisé *danseur* en *danseure*), viennent de proposer un équivalent féminin pour homme grenouille : dame grenouille. Si. Le type des infos en pleure encore de rire. Il ne fait pas de doute que Gardi Hutter campe derrière cette lumineuse proposition. Il est vrai qu'en Suisse, pays de montagnes, il n'y a guère que les dames pour pratiquer la plongée sous-marine dans le lac Léman. Dame grenouille, ainsi parlait maman Fonfon.

Paris, mi-décembre.

Depuis quelques jours, Jean-Yves et moi étudions soupesons le cas de Dodine. Le Castor astral a reçu par la poste un manuscrit intitulé *Amours de jeunes filles idiotes,* un recueil de nouvelles, signé Dodine, que nous ne connaissons pas même de réputation pour cette raison que Dodine n'a rien publié à ce jour, bien qu'elle ne cesse d'écrire depuis l'adolescence, et qu'elle entasse les manuscrits dans son grenier. Nous avons lu *Amours de jeunes filles idiotes,* nous en avons parlé longuement, Chantal, Jean-Yves et moi, puis nous sommes convenus de rencontrer Dodine afin de voir à qui nous avions affaire et, surtout, parce que son manuscrit révèle un authentique tempérament d'écrivain, ce qui est beaucoup plus rare qu'on ne le pense. Nous avons pris un pot avec Dodine puis, de retour aux bureaux du Castor Astral, et après nous être assurés que nous pensions bien la même chose de cette perle, nous avons décidé de lui soumettre un contrat. Ainsi, *Amours de jeunes filles idiotes,* sortira l'automne prochain et une star sera lancée. Mais qu'un éditeur publie un nouvel auteur, c'est dans l'ordre des choses et il n'est pas question de vous étonner avec ça. Le phénomène hallucinant s'est produit hier, quand Dodine est venue, rue de Savoie, pour nous remettre ses précédents manuscrits. On avait rendez-vous, elle a frappé, nous l'avons accueillie, puis je suis allé casser la croûte avec elle, place Saint-André-des-Arts. Dodine illustre sa conversation d'anecdotes plus fantaisistes les unes que les autres ; elle parle de sa phobie des araignées, de l'époque où elle était organiste dans un groupe de rock, de son enfance avec les marins de Brest, rien ne l'arrête, tandis que transparaît dans ses propos la pureté de son âme. Rien de moins. Je l'écoute, je réponds à ses questions quand elle m'en pose et, soudain, elle m'apprend que sa sœur est styliste chez huit. Propulsé que je suis dans la galaxie des stylistes de fine lingerie : Catherine, Florence, la sœur de Dodine, mais là n'est pas encore tout. Après le casse-croûte, Dodine me quitte, je la salue aussi chaleureusement qu'il m'est permis et je rentre rue de Savoie où il est prévu que Chantal me rejoindra. À l'heure dite, Chantal arrive, elle devait choisir un film, elle en propose trois ou quatre et nous optons sur-le-champ pour *la Fille du magicien,* film à petit budget mais fort regardable à ce qu'on dit. Il passe à deux pas, nous nous y rendons, nous ignorons quelle histoire sera contée et voilà que ça débute comme *L'Île noire* de Tintin. Une jeune personne veut devenir chanteuse de rock sexy, son père est un magicien alcoolique, vivant dans une roulotte, un tiers personnage est le « voleur à l'avion », qui dérobe des bijoux pour établir sa vieille mère à Paris, bref un scénario farfelu et réjouissant, tenant de la bande dessinée et du numéro de cirque. London Lili, personnage central, a les cheveux dressés sur la tête, le visage rond comme une bille et son père lui enseigne que les clowns sont tous un peu magiciens. C'est ainsi que les bijoux volés se retrouvent cousus sur le costume de scène de la bienheureuse, que le « voleur à l'avion » passe pour une sorte d'Arsène Lupin et que London Lili chante *Bye bye Shakespeare* avec la même joie que les Beatles, *Roll over Beethoven*. En sortant, Chantal prononce les mots que j'attendais d'elle, sans oser les lui mettre dans la bouche : « Des histoires de clownes, en somme. » Oui, des histoires de clownes, comme Dodine raconte des histoires de souris commençant par : « Le top des tops pour une souris, ce sont les rillettes », aussi vrai que sa sœur est styliste chez huit. Comment distinguer la fiction de la réalité, pourtant je n'imagine rien. Ensuite, Chantal et moi marchons dans la nuit, près des quais, et je me demande avec le sérieux d'un rêveur cherchant à s'éveiller, si je ne viens pas de voir un film sur des jeunes filles qui font rien que des bêtises, avec Dodine dans le rôle titre, et si j'ai déjeuné à midi avec London Lili, organiste dans un groupe rock. Nous poursuivons notre promenade, Chantal se dit que les histoires de clowne commencent à lui tomber sur les nerfs, nous nous arrêtons devant la vitrine d'un magasin de jouets anciens où j'aperçois une paire de petites jumelles de théâtre destinées à voir, non pas devant soi, mais à gauche ou à droite, des jumelles qui permettaient jadis aux jeunes ducs, quand ils allaient à l'opéra, d'étudier la femme assise dans la loge à côté d'eux, sans qu'elle s'en rende compte du tout, puis, à côté de ce magasin de jouets étranges, nous considérons la vitrine d'un libraire-éditeur, spécialiste en ouvrages ésotériques et paranormaux, du genre *Comment trouver le sommeil,* « livre utile en temps de paix, indispensable en temps de guerre », est-il écrit sur la couverture, un éditeur qui a réimprimé un *Traité de clownerie,* rédigé au XVIIIe ou au XIXe siècle et traduit de l'anglais *Clownishness.* Vous pensez que j'exagère, que j'en fais des tonnes ; sachez que Chantal me communique à l'instant l'information suivante : de même que sur les routes corses, entre Sartène et Bonifacio, nous avons vu naguère des écriteaux mettant les conducteurs en garde contre les « chutes de vaches sauvages », il y a, cette semaine à Caen, un spectacle intitulé : *Attention, chute de clowns !* Et aux arènes de Lutèce, il est un autre spectacle ne réunissant celui-là que des femmes clownes, clownesses ou clowniennes, à deux pas des thermes de Cluny donc, avec Dodine et London Lili dans les rôles clés. Où est Brigitte ce mois-ci ? Je cours acheter des places.

Fin décembre.

Hier, j'ai mené Chantal et Dominique sous le chapiteau du petit cirque de femmes, square Séverine, le cirque de Barbarie, avec ses douze clownes aux jambes de dauphines. Tout le temps que dura le spectacle, j'ai observé ces drôlesses afin de surprendre, sous les masques japonais et malgré les fuseaux ajustés comme des gants, l'identité des trois évanescentes. Maintenant que je sais mieux à quel compagnonnage s'associe notre Brigitte, je puis avancer une première et troublante constatation : ces femmes, mes amis, se livrent à des privautés dont nous ne les eussions pas crues capables, même en des nuits de graves débordements. C'est ainsi qu'une de ces clownes s'est approchée de la rangée où nous nous trouvions, avec des entonnoirs sur les seins, entonnoirs truqués comme il se doit, dissimulant quelque poire, et que j'ai reçu en pleine face deux longs jets d'eau savonneuse, pour la plus grande hilarité d'une foule secouée de moquerie.

Qu'importe. J'ai rapidement recouvré mes sens et poursuivi mon étude en promenant sur les douze personnes le regard avisé de celui à qui on ne la fait pas. De cette patiente analyse, il résulte que je peux ce matin vous écrire, sans y mêler la moindre hésitation, que Brigitte ne se cachait pas parmi la bande de rigolotes du square Séverine ; toutefois, sous le pseudonyme de Carolekim, et par-dessus le régime de bananes accroché à sa taille, j'ai bien identifié l'une des comparses de la Catherine, notre styliste, puisqu'elle portait un soutien-gorge très habillé en léopard de la meilleure tenue. Qu'elle le portait ostensiblement, je veux dire. Mais un soutien-gorge, si habillé soit-il, est-ce assez, me demanderez-vous, pour lancer sur le ton catégorique seyant à ceux-ci qui poursuivent une enquête que j'ai retrouvé la trace de notre styliste ? J'hésiterais peut-être davantage si la suite des événements ne m'avait irrévocablement donné certitude, à la faveur d'un numéro de lévitation, au cours duquel la clowne en chef, treizième du lot, interrogea la somnambule sur la nature des articles et objets se trouvant dans les poches d'un des spectateurs. J'ouvre une parenthèse pour glisser que ledit spectateur était si peu de mèche avec les dames de la piste que notre ami Dominique est passé très proche de se trouver victime du numéro en cours, comme je l'ai vu dans le regard des douze clownesses, au moment où elles cherchaient, dans l'assistance, le pigeon sur qui allait tomber leur dévolu. Et qu'y avait-il dans la poche de ce spectateur, ainsi que le supposait la devineresse ? Qu'est-ce que la clowne en chef, après révélation de sa collègue, a tiré de la poche du malheureux et brandi devant les yeux des gamins interdits ? Un soutien-gorge, évidemment ; un soutien-gorge blanc avec des « parpillons ». Cela, mes amis, c'est ce que les gens sains d'esprit nomment une pièce à conviction, aussi flagrante que la photo d'un politicien surpris « les culottes baissées et les affaires pendantes », comme l'écrit Jean-Pierre Guay.

1er janvier.

L'enquête piétine, je m'en rends compte, ne m'accablez pas. C'est pourquoi j'ai résolu de passer à une phase plus athlétiquement offensive. D'une part il y a vous qui ne pouvez rien entreprendre ces temps-ci et, d'autre part, il y a moi qui ratiocine. Assez de ce régime ; il nous faut des faits, des preuves et des aveux. Ragaillardissante résolution. J'en suis aise et content. Demain j'appelle Catherine, je la sors de son duvet conjugal, je l'enjoins de venir en ville, je déjeune avec elle et nous verrons bien de quels papillons il s'agit. Quant à la blonde Susie, je la tiens pour une femme définitivement évaporée. Pensez-y. Plaquer son jules comme elle l'a fait, un si brave Saxon, quelque peu jaloux mais fragile sur le plan psychologique. Un homme qui ne devinait guère la femme sur laquelle il entendait asseoir son art. Ne te souviens-tu, Michel, des toiles sur les murs de son loft. Appelle-t-on ça des académies de nu, ces images convulsives ? L'individu s'essoufflait à peindre dix tableaux par semaine, qui étaient autant d'avancées relapses dans les zones urétrales d'un sujet de type féminin, cela dans un style expressionniste propre à coucher pour toujours les coqs bleus des punks berlinois. Et la blonde Susie qui nous confiait : « Un jour, quelqu'un m'a peinte en Chinoise ; c'était très beau. » Belle enfant. Comme vous le savez, il y a le père de Brigitte qui est peintre lui aussi. Une chose reste à faire, dont vous pourriez vous charger. C'est aller voir rue Sainte-Catherine, près des grands magasins, sur les trottoirs, il y a souvent des peintres qui se postent là pour vendre des portraits de clowns sur velours noir. Qui sait si Gardi Hutter n'a pas posé pour l'un d'eux ? Bises et bonne année à vous.

Carte postale.

Coup de cirque et de clowne ! La porte cogne, j'ouvre et, pouf, comme Aladin surgit de sa lampe, Brigitte ici, sur notre seuil ! Un voyage impromptu. Quelques jours à Paris, Brigitte, devant nous, coiffée n'importe comment, avec sa couette minuscule derrière la tête, Brigitte la rousse – notre clowne ! Je suis réjoui. Alors on s'assoit, on cause, on papote et j'en ai de belles à vous conter. Selon mes calculs, cette carte aura fait le voyage avec elle, c'est-à-dire dans le même avion que celle-là dont je vous parle tout bientôt. Bises nombreuses à tous.

17 janvier.

Compte rendu de notre rencontre avec Brigitte
en trois ou quatre épisodes.

I

La clowne a de beaux yeux. Gris plutôt que bleu pâle, et presque transparents. Mais ce n'est pas la plus surprenante découverte que nous ayons faite l'autre jour quand Brigitte est venue passer plus d'une heure, villa Stendhal, sous prétexte d'y prendre quelques effets, deux cassettes, un livre, une serviette de bain ; on ne vient pas à Paris pour si peu. Il y a autre chose. Procédons par ordre. Toutefois, avant d'oublier, je vous signale que les amis chez lesquels Brigitte a logé durant son séjour, et qui habitent tout à côté du square Séverine où le cirque de Barbarie avait dressé son chapiteau, eh bien ces amis étaient allés quelques heures avant que Brigitte vienne nous voir, *dîner chez la styliste,* en banlieue, où Catherine est installée depuis son mariage, il y a un an, cela dont le poète m'avait instruit et qui est ainsi confirmé. Pourquoi Brigitte ne les a pas accompagnés ? Mystère. J'ai poussé très avant mes indiscrétions l'autre jour, mais je ne suis pas allé jusqu'à sommer la clowne de me répondre sur tous les points. En franchissant le seuil de la porte, elle a commencé à dénouer ses bottillons noirs à œillets d'or. Je l'en ai empêchée ; nous ne sommes pas au Québec, que je lui ai dit ; pas de neige, pas de gadoue, gardez vos bottillons. Singulier quand même, son comportement par rapport aux chaussures. En juin, les pieds nus, elle s'éclipse une minute pour enfiler des socquettes de laine et l'hiver, convenablement chaussée, elle ne songe qu'à retirer ses bottillons. À votre sens, s'agit-il d'un réflexe qu'elle aurait développé à Montréal, depuis octobre, ou est-ce une sorte de réminiscence à rebours de sa première rencontre avec nous ? Et puisque vous y êtes, dites-moi pourquoi je ne l'ai pas laissée faire, puisqu'au printemps j'étais d'abord bien aise qu'elle fût pieds nus, puis navré qu'elle se chaussât ?

La clowne est effectivement coiffée n'importe comment, avec une petite couette amusante et rousse derrière la tête. Tout de go, elle nous a conté une histoire bizarre, qui s'est déroulée villa Stendhal peu de temps avant que nous y emménagions. En rentrant chez elle un matin – c'est dire qu'elle n'y avait pas dormi – Brigitte constate que la porte d'entrée n'est pas verrouillée de la même façon qu'elle a l'habitude de faire. Elle ne s'en inquiète pas outre mesure, elle entre et elle avise sur le comptoir de la cuisine une assiette sale et une fourchette ; ensuite, elle voit un verre à vin sur la table du salon. Elle se demande si elle est bien chez elle ; il n'est pas de doute, et elle s'interroge : « Quel est celui qui a bu dans mon verre ? Quel est celui qui s'est assis sur ma chaise ? Suis-je dans un conte de fées, les trois oursons, etc. ? » Soudain quelqu'une, avec de toutes petites lunettes rondes et considérablement ensommeillée, sort de la chambre et demande en se frottant les yeux : « C'est toi, Évelyne ? » Quelqu'une que la clowne n'a jamais vue de sa vie. « Enfin, que faites-vous dans ma chambre ? dans mon lit ? » Hébétude de l'ensommeillée. Il se trouve que c'était une amie d'une amie. Brigitte avait prêté son fameux trousseau de clefs à la première qui l'avait remis à l'ensommeillée, laquelle arrivait du Cameroun. L'histoire ne dit pas si l'ensommeillée, avec ses lunettes rondes, était noire ou blanche. En tout cas, elle et Brigitte sont devenues copines dans la suite. L'histoire ne dit pas non plus si elle se consacrent ensemble à des « activités clownesques », pour reprendre l'expression de Brigitte, auquel cas cette photo d'une clowne noire aux seins nus, que vous m'avez envoyée, pourrait devenir une piste d'importance. Enfin, l'histoire fait l'impasse sur les défilés interlopes, défilés sur lesquels je reviendrai.

II

La clowne fume des Marlboro. Des cigarettes de cow-boy. C'est un monde. Encore heureux, direz vous, qu'elle soit de ceux qui fument, là-dessus je ne la disputerai pas. Bien que. L'été dernier, quand nous nous sommes entendus au téléphone pour la sous-location de son appartement, Brigitte m'a demandé « Vous êtes de grands fumeurs, n'est-ce pas ? Non, je vous dis ça parce que je vais probablement retirer le tapis blanc sur la moquette du salon. » Laissant entendre que nous l'eussions roussi en y foulant sans cesse nos mégots à peine éteints. Je lui avais répondu par écrit : même si vous allez dans un pays où on vous dira le plus grand mal de tous les fumeurs, soyez certaine que nous prendrons grand soin, etc. Je suis d'avis qu'en face de la répression et de la prohibition qui sévissent au Québec à cet égard, et à bien d'autres du même coup, la clowne se sera mise à fumer au cours de l'automne. Tout bonnement. Car si la femme est l'avenir de l'homme ou du monde, la volte-face passera par une transgression systématique des sottises parlementaires et politiques. L'autre soir, station Filles du Calvaire, j'ai surpris une jeune punke, bombe en main, qui graffitait un réjouissant : « Je chie sur le consensus. » Naguère les phrases s'affichaient plus spirituelles, mais non plus courageuses. Et lorsque j'ai déjeuné avec Dodine avant de voir *la Fille du magicien,* je me suis bien aperçu qu'elle n'allumait jamais la moindre cigarette et par tous les moyens j'essayais de faire en sorte que la fumée de la mienne ne se dirige pas vers ses yeux ou ses narines, mais comme il arrive en de certains endroits, quel que soit l'angle dans lequel vous inclinez votre cigarette, la fumée court droit sur qui ne fume pas. Alors je me contorsionnais sur ma chaise, j'employais des ruses de mandarin pour expirer la fumée loin de Dodine. Médiocres résultats. Toute cette activité me mettait en nage, me distrayait des propos palpitants que tenait la femme devant moi et je frôlais le désespoir. C'est alors que Dodine, à qui n'échappait pas une seule de mes entreprises, pénétrée soudain d'un formidable élan de compassion humaine, et comme ça, sans crier gare, entre deux réflexions joyeuses, me demande si je ne lui offrirais pas une cigarette. Feignant – je vous demande bien pourquoi – de ne pas remarquer sa délicatesse, je lui demande : « Vous fumez ? » Et de l'approvisionner en tabac tout son content. Voilà pourquoi le monde a un avenir, à condition qu'il ait affaire à des Dodine, à des clownes et à des stylistes de tout poil. Mais cela m'éloigne terriblement des nouvelles que je désirais vous transmettre. J'écarte donc les considérations superfétatoires et je vous annonce que la clowne a une sœur et qu'elles sont allées barboter ensemble, juste après Noël, dans une crique méditerranéenne. « Seulement les pieds, m'a dit Brigitte, mais c'était bien bon. »

III

Où en étions-nous ? Ceci : « J'ai trouvé dans un de vos livres cette carte (je la lui montre) et je me demandais si, par une coïncidence apparemment extraordinaire, vous ne connaîtriez pas Catherine ? » Petite hésitation, léger clonus de la lèvre inférieure, très peu de chose, comme quand on lance un coup de sonde dans sa mémoire, et lueur dans son œil clair. Où veut-il en venir ? Afin de grappiller quelques instants à la fatalité et recouvrer son aplomb, elle m'interroge : « Comment l'as-tu rencontrée ? Êtes-vous sûr que ce soit la même ? » Je lui réponds la vérité, j'ai interviewé Catherine pour un bouquin que je faisais. Elle ne me laisse pas le temps de finir : « À propos de sa boîte de *P'tite culotte ?* » Et quoi encore ! Non ; Catherine était modèle, j'écrivais un livre sur les peintres, j'ai recueilli son témoignage. Du coup sont tombées ses appréhensions, du moins est-ce ainsi que j'explique son soulagement. Brigitte se rassoit et, les bras rejetés derrière la tête, nous conte qu'elle a vécu un temps chez Catherine, « près de votre amie Marie-Laure, dans le XIVe arrondissement », et qu'un jour, pour son anniversaire, la styliste lui a confectionné un beau chemisier en velours rouge et rose, ou rouge-rose, avec son nom de Brigitte en arc de cercle dans le dos et un énorme nœud papillon devant. Un chemisier « qui faisait un peu clown », a-t-elle dit. C'en était plus que j'avais espéré, mais : « Quand Catherine a créé sa maison de lingerie, elle organisait parfois, chez elle, de petits défilés pour les proches », des défilés auxquels Brigitte a assisté. Ou participé. Précision qui a glissé de ses lèvres juvéniles. Il m'a bien semblé entendre qu'elle avait *participé* aux défilés, en qualité de clowne-mannequin, mais certes vous ne voudriez pas me croire si je vous balançais pareille affirmation dans le cours du récit sans y revenir aussitôt et préciser. Après que Brigitte nous eut quittés, j'ai demandé à Chantal, qui est une femme sérieuse et digne de foi, si elle se souvenait de l'anecdote. « Nous a-t-elle dit qu'elle assistait aux défilés ou qu'elle défilait en l'espèce ? » « Elle défilait, confirme Chantal, que cette affaire n'amuse pas du tout ; elle a vite escamoté le sujet, mais elle l'a dit. » Comme s'il était naturel que nous connussions ses activités clownesques, Brigitte a parlé d'abondance de ses cours de marionnettes expérimentales, sait-on écrire ça, cours expérimentaux de marionnettes... Comment des marionnettes deviennent-elles expérimentales ? Marionnettes d'avant-garde sans doute, ou marionnettes téléguidées, à moins que certaines

clownes ne tiennent le rôle des marionnettes – éclairez-moi. Elle nous a décrit le genre de ses spectacles à Paris, en province, et tout m'autorise à supposer que Sébastien a vraiment assisté dans son école à un *show* des Aubépines, avec Brigitte dans les pompes de l'auguste, puis qu'en soirée, Michèle et David, ont été conviés chez Catherine à voir un défilé de lingerie expérimentale, avec Brigitte encore dans le rôle clé, présentant les plus récents modèles de maillots de corps papillons. Bien sûr, cela vous paraîtra tout à fait irréel et vous serez convaincus que je fabule à gogo. Pensez-vous que je n'hallucinais pas quand Brigitte m'a lancé que sa tante, soit l'autre fille de la grande dame des couloirs d'un hôtel du Ranelagh il y a trente ans, s'est rendue un soir square Séverine pour lever le nez sur les clownes de Barbarie, qu'elle n'a pas trouvé le spectacle assez féministe à son goût, pour cette raison que les braves filles exécutaient des numéros indignes de femmes engagées, entonnoirs, jets d'eau savonneuse et tout le tralala ? Et que dire de ma surprise quand Brigitte a déclaré de son air narquois que cette même et extrémiste tante se souvient m'avoir gardé lorsque j'étais gosse, à l'époque où selon les dires de la cartomancienne retorse j'écrivais des histoires de clowns traversant les sables à dos de chameau. Interviewer la styliste sur sa boîte de fine lingerie ! À propos des clownes qui bondissent de leur boîte à surprise, je suppose ?

Vous l'aurez deviné, sur les circonstances dans lesquelles Brigitte a rencontré la styliste, je n'ai rien appris de probant. Sans doute ai-je posé la question, mais j'attendais que la réponse tombe d'elle-même, car Brigitte parlait avec profusion de détails. Pas un instant je n'ai cru qu'elle se dérobait ou qu'elle écartait sciemment l'objet de notre dessein, car elle fournissait moult anecdotes comiques, plutôt précises, que nous n'avions suscitées d'aucune façon. Néanmoins, lorsqu'elle s'est levée pour partir, j'ai senti l'inconvenance qu'il y aurait à revenir sur le chapitre de sa rencontre avec Catherine ; or s'il y avait inconvenance, c'est bien qu'il y avait eu esquive de sa part. Cela demeure aujourd'hui mon sentiment. Il est curieux tout de même que la clowne nous ait conté sans manières qu'elle défilait jadis en petits comités, et qu'elle soit restée si discrète sur une question d'anodine portée. De la façon la plus vague, elle aurait pu répondre qu'elle avait connu Catherine chez des amis communs. Je n'eusse pas demandé lesquels. Mais la clowne ne ment pas et il est probable qu'à son sens, une réponse évasive eût relevé du mensonge. Bref, elle a occulté l'aspect crucial de la question, elle l'a dissimulé derrière des anecdotes marrantes et moins fondamentales à ses yeux clairs. Nous ne pouvions pas insister. Je me retrouve le bec à l'eau. Pas tant que ça malgré tout. Brigitte portait ce jeudi un pull noir plutôt ample et, à un certain moment qu'elle était debout, elle s'est penchée pour chercher une adresse dans son sac posé sur le fauteuil plutôt bas de siège. De l'endroit où je me trouvais, il m'eût été loisible de couler un regard très avant dans son col. Du coup, je détournai les yeux, pensez donc, pour qu'elle ait la chance de trouver le numéro récalcitrant sans être gênée par une instance de regard. Afin de garder les yeux à l'écart de cette scène, sans faire parade de ma réserve, je posai à Chantal une question assez longue, sauf que la clowne, qui n'en finissait plus de fouiller dans son carnet, crut nécessaire d'intervenir dans le dialogue, de sorte que par politesse il me fallut retourner la tête vers elle or, je vous l'ai dit, dans la position qu'elle avait, il m'était impossible de regarder son visage sans voir tout en même temps la très heureuse sinuosité de sa poitrine. Moi, une gorge de clowne, je veux bien qu'on m'en montre, mais je ne veux pas être le dindon de la farce d'une drôlesse. Alors, pour détourner la tête une fois de plus, je priai télépathiquement Chantal de relancer la causette d'une réflexion lumineuse dont elle a le secret mais, tout à l'opposé, c'est Brigitte qui réclama notre attention, en redoublant de paroles pertinentes et il arriva ce qui est fatal quand une clowne se penche près d'un homme, il se produisit que mon regard glissa moins d'une fraction de seconde dans l'ouverture amène et, qu'à défaut d'entonnoirs, j'entraperçus un soutien-gorge lavande, élastique et discret, que je ne pus détailler, l'instant dont je parle ayant duré une période infinitésimale. C'est pourquoi je ne peux vous dire, ici et tout de suite, s'il portait ou non papillon. Toujours est-il que nous avons remis à Brigitte notre carte et notre adresse à Montréal, car il est probable qu'elle soit encore au Québec lorsque nous y retournerons. Si cela était et si cela se peut, je convierai la clowne, Dodine et la bergère de Gabriac à un même repas chez nous. Réservez vos places.

P.-S. : London Lili, Catherine et l'ensommeillée, ce sera pour une autre fois.

Je vous disais l'autre jour que Brigitte, lors de sa visite, cherchait un numéro dans son carnet. C'est parfaitement exact, sinon que j'ai omis de vous préciser qu'il s'agissait de celui de la styliste. Eh oui. Je m'étais proposé de le noter et Brigitte essayait de mettre la main dessus, cependant que le jour se coulait dans son col. Or ce numéro, elle ne l'a pas trouvé, bien que chacun sache qu'on ne doit pas tenir deux répertoires à la fois, mais un seul, dont on fera des copies si on veut, mais du même, autrement il arrive à coup sûr ce qu'il s'est produit ici, le numéro qu'on cherche est dans l'autre carnet. Pas démontée du tout, la clowne suggère d'appeler le lendemain et de laisser le numéro de Catherine sur le répondeur si nous ne sommes pas là. Aussi, j'ai passé la nuit, entre le jour de sa visite et celui de l'appel promis, à étudier le mécanisme de l'appareil dantesque. Vous savez que je l'ai débranché en septembre et que j'ai balancé le mode d'emploi à la corbeille. J'avais l'air fin cette nuit-là, avec mon tournevis entre les dents et les doigts dans le moteur. Tu peux bien te moquer, Élisabeth ; Michel, au moins, à l'instar de Dodine, est remué de compassion humaine à la lecture d'un épisode si navrant. Allais-je rater l'occasion inouïe d'enregistrer la voix de notre fildefériste ? Allô, François ? C'est Brigitte. Le numéro de Catherine Houlia (ainsi prononce-t-elle son nom) est le. Voilà. Faites-lui plein de bisous de ma part ; je n'aurai pas le temps de l'appeler. Voilà, voilà. Le répondeur maintenant. Bien entendu, je n'ai pas su le mettre en marche, réfractaire que je suis à ce type de gadget. Gâtisme caractérisé, au demeurant, mais c'est une autre affaire. Vers les cinq heures du matin, en rampant dans la direction de mon lit, il me revient que je n'ai pas à sortir le lendemain, enfin le jour même, et par conséquent que je serai présent lorsque

Brigitte appellera. Dommage ; j'aurais bien aimé enregistrer la voix de notre clowne. C'est sympa une clowne. Tu parles ! Elle n'a pas fait signe de la journée, tandis que moi je résistais au sommeil comme un valeureux. Une clowne infiable, voilà ce qu'elle est. Pourtant nous avons été tout ce qu'il y a de corrects avec elle. Il est vrai que je l'ai invitée à garder ses bottillons. Ce doit être dur pour une exhibitionniste. Admettons. Toujours est-il que le surlendemain je me rends chez Jean-Yves et que je tombe face à face avec notre poète. Absolument. Celui-là même avec qui j'avais déjeuné l'autre fois. Réjouissances, poignées de mains... « À propos, tu n'aurais pas l'adresse... » Bien sûr qu'il l'a, mais chez lui ; il va téléphoner. Et-il-le-fait. Qui a médit des poètes ! Je note le numéro et il ajoute : « J'ai une lettre avec ça. Catherine me demande comment je vais – palpitant – ; elle me dit qu'elle est heureuse en banlieue – parions qu'elle dessine des huit avec la sœur de Dodine – et elle me propose, si je veux, d'assister à une conférence sur l'énergie des trois corps comparses, conférence prononcée par... » la-fille-d'une-châtelaine-du-Ranelagh-il-y-a-trente-ans, la maman de notre clowne. Reste un ombre. De vous à moi, Brigitte, voulait-elle vraiment que je connusse l'adresse de la styliste ? Pas sûr. Peut-être redoutait-elle que j'apprisse comment elles s'étaient rencontrées. Tout bien compté, c'est une excellente chose de lui avoir caché que je connais un poète qui lui-même connaît Catherine. Elle se serait méfiée ; elle aurait craint que je misse le doigt sur la vérité fraîche, ses rapports avec Craig Strete par exemple, ou avec l'érotomane inquiet délaissé par Susie, ou sur quelque imbroglio du genre. Nous verrons cela au Plessis Robinson, chez la styliste, car j'irai. Vous pensez bien que j'irai. Frs – détective de moins en moins amateur.

Février.

Le téléphone sonne, je décroche, j'entends le bip d'outremer – c'est Brigitte. Elle veut son diplôme de l'école des clowns pour l'inscription aux cours de marionnettes expérimentales. « C'est dans mon tiroir, dit-elle. Au fond. Dans une chemise rose-rouge. J'ai vraiment besoin de ce papier. » Quelques instants de silence, puis : « Allez-y ; fouinez allègrement. Je vous autorise. » Vous remarquerez l'emploi du voussoiement dans les cas limites.

Voilà. Je suis seul dans l'antre de la clowne. Sa chambre. Est-ce un délit ? Ai-je le droit d'être ici et de guetter, et de fouiner, comme elle m'engage à le faire ? Ce n'est pas sûr. Pour un an, je suis ici chez moi mais tout en même temps je suis chez elle. Elle m'autorise à faire un chez-moi de chez elle. Il n'y aurait donc pas de délit. Pourtant il y a bien quelque chose de l'ordre du délit. Ce film, par exemple, trouvé dans son tiroir, et que je projette maintenant sur les murs dégagés du salon. C'est un très vieux film 8 mm, où l'orange domine sur les autres couleurs, avec des imperfections de facture, des aspérités, auxquelles s'ajoutent celles du mur. Je vois Brigitte qui joue. Elle a trois ou quatre ans. Elle se trouve dans une maison avec un grand escalier. Elle rit face à l'objectif ; elle a ses jouets autour d'elle et elle sourit au cameraman. Peut-être rit-elle de lui ou veut-elle le faire rire. Pourtant elle n'est pas clowne encore ; c'est un lutin, une petite fille espiègle qui veut qu'on l'aime. Je reconnais un peu son visage, ses yeux surtout, légèrement bridés vers le bas, à l'inverse des Asiatiques. Elle a de longs cheveux blonds, correctement coiffés, très longs pour une si petite fille. Il n'y a pas de musique ni de paroles. On n'entend rien. Que des images. Il n'y en aura plus pour longtemps d'ailleurs ; je vois que la bobine achève. Une dame entre dans le champ, sourire aux lèvres ; elle se penche et prend la petite fille dans ses bras. La petite fille qui rit. La petite fille qui est heureuse. Le cameraman se dresse à son tour. Je le sais parce que l'objectif braqué jusque-là vers le sol, sur la petite fille, ne permettait de voir que le tapis et la première marche de l'escalier menant aux chambres où on joue aux échecs, tandis que maintenant c'est tout le hall qui apparaît. L'image a tangué, j'ai vu un coin de plafond et un peu du couloir, avant que le plan ne s'immobilise sur la petite fille dans les bras de sa grand-mère, laquelle a de beaux cheveux et ne porte pas de gants. Durant ces brefs instants saccadés, j'ai *reconnu* l'escalier de la grande demeure du Ranelagh, que j'ai monté il y a trente ans, celui-là que je ne devais jamais revoir, sinon en rêve peut-être, car certains souvenirs lointains remontent parfois la nuit comme des bulles s'échappant de la vase des origines. Avant de nous quitter l'autre jour, Brigitte m'a demandé si je me souvenais de cette maison. Je lui ai répondu que oui, assez vaguement, que c'était immense et elle a dit, un peu mélancolique : « Moi aussi, quand j'étais petite, j'avais cette impression qu'elle était géante, mais j'y suis retournée il n'y a pas très longtemps et... Bon. Ce n'est pas si grand que ça. » Sans réfléchir, j'ai dit : « C'était tout de même un hôtel particulier au Ranelagh. » À ça, elle n'a rien répondu. Il y eut un silence. Je me suis senti très con. Elle a pris son sac, sa serviette de plage, son livre, elle s'est dirigée vers la porte ; nous l'avons suivie. En ouvrant, elle a eu un soupir et ce mot, le dernier : « *Anyway ;*

comme on dit là-bas. » Petit sourire à notre adresse en passant la porte.

Dans sa lettre, cette semaine, elle nous embrasse à la fin. Je vous embrasse, écrit-elle. Il ne saurait y avoir de délit.

Fin février.

S'il vous venait jamais l'envie de me demander quelle attitude, parmi la gamme des expressions faciales, correspond le mieux à celle que nous avons observée sur le visage de Brigitte, question pour vous d'ouvrir l'œil quand une personne coiffée n'importe comment passe près de vous dans la rue, je vous répondrais que la locution anglaise *tongue in cheek* traduit adéquatement l'air et la mentalité de notre drôle. Lorsqu'en juin Brigitte nous a ouvert sa porte, les pieds nus, et durant le laps de temps qu'il lui a fallu pour aller de cette porte au fauteuil recouvert d'une peau de gazelle, sa langue gonflant sa joue gauche conférait à sa physionomie un caractère ironique déplacé dans les circonstances, comme vous vous le figurez et comme si c'était nous qui avions porté ce midi-là des chaussures extravagantes et démesurées. Toutefois, Brigitte s'est montrée cordiale à notre égard et, hormis cette langue mobile dans sa joue gauche, je qualifierais volontiers les sentiments qu'elle nous a témoignés en l'occasion de chaleureux. Cela étant dit et noté, je doute qu'elle ait écouté les réponses que nous lui donnions avec l'attention que nous étions en droit d'attendre d'elle. Je lui ai raconté par le détail comment nous avions obtenu son nom ; j'ai parlé de sa grand-mère glissant telle une déité dans les couloirs fin de siècle d'un hôtel du Ranelagh il y a trente ans, je me suis exprimé aussi clairement qu'il se peut, et soudain la clowne a lancé : « Nous serions un peu cousins, en somme. » Brutal raccourci. Moi qui ai traîné ma dignité dans les couloirs aseptisés d'un laboratoire médical durant des années, le parent d'une plaisantine et d'une fildefériste ? Pourquoi pas son frère de lait puisque nous y sommes ? Hier encore, nous dînions paisiblement Chantal et moi, paisiblement, oui, car nous gardons la tête froide malgré ces absurdités, on frappe à la porte, j'ouvre, un type est là, avec un grand carton à la main : « Je suis un prisonnier, en stage de réinsertion sociale ; j'ai pas de flingue sur moi, rien. Bon. Avec d'autres, je prends des cours d'imprimerie. On a tiré des images qu'on vend pour le carnaval. » Il déplie son carton, il y a des planches en couleur et en noir et blanc. Vous l'aurez deviné, la première, toc : une clowne. Je me dis, c'est pas vrai, je vais pas – moi – acheter une planche de clowne. Alors je tourne, je tourne, je tombe sur une reproduction grandeur nature de la tête de Coluche. Coluche, après tout, pourquoi pas. Maintenant je suis assis dans la chambre, avec cette grande photo devant les yeux, eh bien y a pas à dire, Coluche, que voulez-vous, il a une bouille de clown. *Help*.

Carte.

Il est rigoureusement hors de question que, lors de son passage à Montréal, vous remettiez à Sylvain, qui est rien de moins que le mari d'une styliste, ou à qui que ce soit, le dossier de notre clowne ! Ces choses doivent demeurer en votre unique possession. J'entends simplement que vous constituiez un dossier, c'est-à-dire que vous mettiez le tout dans une chemise exclusive, de la couleur que vous choisirez (détail à me communiquer cependant) et nous verrons cela ensemble l'été prochain, quand tous les éléments seront réunis, clef de l'énigme comprise. Félicitations pour le document exceptionnel illustrant la styliste, Susie en Chinoise et l'ensommeillée en lévitation. Quant à l'autre photo, la coco girl tombée en disgrâce dans l'escalier d'une demeure du Ranelagh, il s'agit à n'en pas douter d'une image troublante exigeant le plus minutieux des examens, ce à quoi je m'emploie.

Mars, villa Stendhal.

Vous vous souviendrez peut-être, mais c'est loin d'être sûr, car ça se déroulait il y a un très long temps, avant la guerre et l'hiver, que nous avions passé, Chantal et moi, une journée surprenante qui avait débuté par un certain rendez-vous que j'avais avec Dodine, place Saint-André-des-Arts, et qui s'était poursuivie dans un cinéma, devant un film avec London Lili dans le rôle titre. Figurez-vous qu'hier, tandis que je me trouvais dans le nouveau local du Castor Astral, passage de la Boule Blanche, le téléphone sonne, c'était Dodine qui avait passé la nuit à écrire une nouvelle qu'elle veut nous remettre dans l'espoir que nous l'incluions dans son recueil sur les jeunes filles idiotes. Je lui réponds que bien sûr elle peut venir, que je l'attends et que nous lirons sa nouvelle avec l'attention réjouie qu'un éditeur doit porter aux textes de ses auteurs. Une demi-heure passe, Dodine arrive, qui me remet sa nouvelle, une histoire de livreur de chez felix potin séquestré par une cliente aux pulsions maternelles envahissantes, qui ne s'en plaint pas et qui régresse au point qu'elle le baigne, le lange et le biberonne comme un mouflet, une histoire rappelant *Zucher*

Baby, film de Percy Adlon, le réalisateur de *Céleste*. Nous causons un moment, Dodine regarde les nouveaux livres puis, soudainement, elle me confie qu'elle aime beaucoup Caroline Célarier, Juliette Binoche et Béatrice Dalle ; je suis d'accord avec elle pour les deux premières, moins pour la troisième qui a refusé le rôle primordial du nouveau film de Blier ; nous nous quittons en excellents termes tout de même. Chantal vient me chercher comme convenu et nous allons déjeuner en attendant qu'ouvre le cinéma, près de la gare de Lyon, où pour la première fois tout à l'heure, puisque nous sommes le jour de sa sortie, sera présenté le film de Blier justement, *Merci la vie* qu'il s'appelle, avec Charlotte Gainsbourg et London Lili dans les rôles clés. Enfin Lili London ne s'appelle pas London Lili dans ce film-là, mais il s'agit absolument de la même femme et elle interprète ici le rôle que pour son malheur Béatrice Dalle a refusé, car London Lili, mes amis, inconnue au bataillon avant-hier et que nous étions si heureux d'avoir découverte comme fille de magicien et de garder pour nous seuls dans nos cœurs, est devenue hier, après deux représentations du film, la séance de 14 puis celle de 16 heures, rien de moins que la nouvelle reine de Paris, comme quoi son papa ne lui avait pas menti et que les clownes sont bien magiciennes un peu. Ah, combien je m'en veux de n'être pas allé à Millau cet été quand, au mois d'août, faisant des courses à Bozouls, j'ai lu à la première page du quotidien local que Depardieu était arrivé la veille à Millau. « Depardieu à Millau », que ça titrait, avec une photo de la bête souriante, descendant d'un aéroplane, une valisette à la main, Millau qui est à quarante kilomètres de Bozouls, comme vous ne l'ignorez pas, et Depardieu qui venait pour jouer

dans ce film de Blier justement, celui-là dans lequel London Lili triomphe aujourd'hui, la nouvelle reine de Paris, la plus étonnante comédienne de sa génération, si étonnante que Depardieu lui-même, n'en croyant pas ses yeux, lui fourre un œil dans la rose devant un quarteron d'officiers nazis et une équipe de tournage qui n'en peuvent mais. En sortant de la salle, nous marchions sur des coussins d'air et il faisait beau comme Paris sait faire pour ceux qui l'aiment d'un amour véritable ; nous avons longé la place de la Bastille, nous avons sonné chez Sharron et Philippe qui habitent à côté. Philippe a pris du pinard à la cave et nous avons bu avec eux, cependant que par magie les gens débarquaient à l'improviste ainsi que nous venions de faire ; un reporter-cinéaste d'abord, qui se trouvait en Arabie saoudite il y a peu, sorte de force de la nature, les cheveux bouclés à la manière du guitariste de Tyrannosaurus Rex autrefois, un musicien ensuite, qui a raconté son récent voyage à Séville, les belles de Grenade et ses virées dans les ruelles de Cáceres, une étudiante canadienne enfin, jouant avec une pomme comme avec une balle, et qui désire autant rentrer au Canada que de se pendre. Deux enfants jouaient par terre, tandis que les danseuses ivoiriennes de Philippe animaient les murs de sa villa comme les actrices de Blier troublent un écran de ciné. Sur ce, nous sommes allés dîner avec Jean-Yves, à Pantin, Jean-Yves qui est plongé ces jours-ci dans la lecture du roman de Dodine, qu'il publiera vraisemblablement en même temps que les histoires de jeunes filles idiotes, ce dont nous avons parlé bien sûr, puisqu'au matin Dodine m'a remis sa nouvelle et la photo qu'elle propose pour la couverture de son recueil, photo illustrant une jeune fille, trop délurée à mon sens, le *walkman* sur les oreilles et la machine à écrire sur les genoux, photo noir et blanc au départ que Dodine a coloriée aux crayons de retouche, car les jeunes filles aiment à se trouver dans des images de couleur, ainsi que Charlotte G. l'a dit plus tôt. « Je veux partir d'ici ; je veux être dans un film en couleur », et London Lili, qui ne s'appelle pas London Lili dans ce film, la nouvelle reine de Paris, repousse les draps et s'exclame, épouvantée : « Quoi ? On est en noir et blanc, là ? » Une belle journée de printemps, mes amis. Elle avait d'ailleurs commencé par la réception de la lettre d'Élisabeth à propos des dessous du cinéma et de la publicité ; une histoire de styliste, en somme. Une bien belle journée, je vous assure.

Télégramme.

mardi 16 avril midi 30 rendez-vous place victor-hugo stop avec la styliste signé frs.

Avril, villa Stendhal.

Plus j'en apprends, plus nous nous éloignons de cette vérité qu'ensemble nous appelons de nos vœux, ne serait-ce que pour clore ce récit turgescent.

Il y a ceci dans les enquêtes qu'on s'y enfonce toujours, quand bien même on voulait rester à la surface pour comprendre. Peine perdue. Une puissance nous entraîne vers le bas, dans le gouffre, près des grottes humides. La styliste, par exemple, et la clowne, leur rencontre ; à première vue, rien de plus anodin. Il suffisait de poser la question et tout eût été dit. À la vérité même, personne n'était tenu. Elles nous auraient bâti je ne sais quelle fable, que nous l'eussions gobée. Voire. Quand Brigitte est venue, villa Stendhal, en janvier, elle ne se souvenait plus très bien. Réponses vagues, propos flous, diversions. Qu'à cela ne tienne ; la styliste nous fournirait le fin mot de l'histoire. Je l'appelle, nous ne nous sommes pas parlé depuis trois ans – elle méditait! Elle méditait si bien, qu'omettant de prendre la plus infime précaution, elle me lance dans l'oreille : « Je sais tout ; tu habites chez Brigitte. » Stupéfaction du détective qu'on roule dans la farine. « Mais comment sais-tu cela ? » Elle répond qu'elle l'a appris par Christine – nouveau témoin à charge – chez qui Brigitte a logé cet hiver, tout à côté du square Séverine. Réponse recevable, sauf que trois jours après, Catherine se rétracte : « Décidément, ce n'était pas par Christine. Qui a bien pu me dire ça ? » Christine est en cloque ; elle attend des jumelles ; ça ne l'empêche pas d'être au parfum. Je le dis. « Ce doit être Christine, d'autant plus qu'elle a dîné chez toi le jour où la cl... hem... où Brigitte est venue chercher sa serviette de plage ; cette explication me suffit. « Mais elle insiste ; ce n'est pas par Christine qu'elle a su. Souvenez-vous qu'à l'époque de *Procuste,* Catherine n'avait jamais vu un Québécois de sa vie ; elle me regardait sous le nez, comme moi-même j'avais fait quelques semaines auparavant lorsque Michel m'a présenté une flûtiste saskatchewanaise, blonde et rose. J'ignorais qu'il y eût des jeunes filles en Saskatchewan, disons que je n'y avais pas songé, la météo n'en parle guère. Certes il en faut des jeunes filles là-bas, bien que. Bref, en 1986, Catherine ne connaissait aucune Québécoise, j'en mets votre main au feu. Et voilà que durant le déjeuner, l'autre midi, elle soutient qu'elle connaît la mère de la clowne depuis *sept ans,* au bas mot, et qu'auprès de cette dame, elle travaille sur l'énergie des trois corps et le massage sidéral, « avec un trou de trois ans, je dois dire, durant lequel j'avais arrêté. » Alors nous la tiendrions la clef de l'énigme : la styliste aurait connu la clowne chez la mère de celle-ci, lors d'un *week-end* de méditation. Tout faux. Hormis ce fait primordial que Catherine ne connaissait nul Québécois en 1986, la clowne n'a jamais suivi l'enseignement de sa mère, ce qui nous rassure sur sa réjouissante santé mentale, car qui songerait à suivre une thérapie avec ses propres parents, on régresse aussi sec. Donc elles ne se sont pas connues là, ce que Catherine m'a confirmé d'ailleurs : « Nous nous sommes rencontrées dans un cours de théâtre, un cours de mime, c'est ça, que Brigitte avait pris à l'époque. » J'ignorais que la styliste fût mime par-dessus le marché. Vous trouvez ça plausible, vous? Voyons : a) la styliste ne connaissait aucune Québécoise en 1986 ; b) mais elle suivait des cours chez la mère de Brigitte ; c) pourtant elle n'a pas rencontré Brigitte dans ces cours-là ; d) elle l'aurait connue *par hasard* chez un mime. Quand je vous dis que nous sommes plus éloignés de la vérité que nous l'étions au premier jour. Cette styliste pourtant est une excellente femme ; sans doute elle lance des absurdités à tire-larigot, mais de l'air le plus aimable, je vous assure. Que rétorqueriez-vous si, à votre table, une excellente styliste vous assurait sans pâlir que son beauf est gangster, qu'il a fait de la tôle, mais qu'il se promène aujourd'hui à New York le sourire aux lèvres et la carte verte en poche, alors que Depardieu lui-même ne réussit pas ce coup-là ? Il est vrai que Pantagruel est quasiment interdit de séjour aux USA. Maintenant : comment le beauf de la styliste s'est-il procuré un aller simple pour New York, sinon en écoulant des portraits de Coluche avant le carnaval ? Du calme. Pour lors Catherine

est toujours styliste, mais : « J'ai lâché les petites culottes. Je donne dans la layette maintenant. » La layette. Sûr qu'avec des couches dessous, ils ne doivent plus avoir le look brésilien, ses modèles.

Où il est démontré qu'Élisabeth se fourvoie.

J'aime bien votre correspondance
de clown, mais ce n'est pas la vie *.
Élisabeth

* Et London Lili, c'est du boudin ?

Et c'est là le drame des misérables de ma sorte qu'on ne croit pas un mot de ce qu'ils écrivent, quand bien même ils vous mettent leur peau sur la table. Cruelle tyrannie des lecteurs. Il y a ceci que les lecteurs, quand ils voient paraître une femme dans un récit, s'imaginent aussitôt qu'ils évoluent dans le rare et dans le mirifique. Or si à leur décharge je dois reconnaître qu'on croit rêver devant les femmes, il me faut signaler tout en même temps qu'elles existent, les femmes ; j'en ai vu, j'en ai même touché, cependant que je ne dormais point. Il en va pareillement de notre clowne. Certes une clowne qui surgit entre nous comme d'une boîte à surprise, qui va son petit bonhomme de chemin, tantôt se mouiller les orteils dans la Méditerranée, tantôt frayer aux Foufounes électriques, ça frise la mystification. Il reste, Élisabeth, que c'est moi qui suis pris dans ce délire et je me garde de vous exposer à l'illisible et à l'irrecevable car – il faut que tu le saches – j'atténue sans cesse la violence des révélations qui me sont faites, sinon tu déchirerais le topo avant de l'avoir lu. Pourtant vous avez, à portée de main, un probant témoin en la personne de Dominique qui vous dira, lui, que nous sommes bien allés sous un chapiteau où il y avait profusion de clownes.

Prenons la styliste. D'abord : où penses-tu qu'avec elle j'ai déjeuné avant-hier ? Si je t'écris que nous sommes entrés dans un salon de thé macrobiotique, me suivras-tu jusque-là ? Les salons de thé sont des lieux fréquentables, bien que de ma vie il ne me soit venu à l'esprit d'y déjeuner le midi. Faut croire que ça se fait. Cette styliste maintenant, qui dessinait naguère des dessous galants, elle vient d'épouser un type qui était son patron à l'époque où j'ai déjeuné avec elle, un certain mois de janvier, au Bois de Boulogne. Elle ne s'en souvenait pas. « Si. Près de la porte Dauphine. Souviens-toi. » Elle réfléchit... « Porte d'Auteuil alors. Oui, ça y est, porte d'Auteuil. » Ce qui est exact – au Jardin du Poète même. Eh bien ce type qu'elle vient d'épouser, et qui-ne-peut-pas-pifer-les-Amerloques, non seulement gagne pas mal de fric, mais il gagne au loto, tant et si bien qu'ils se sont acheté dernièrement une maison à Brantôme, à Brantôme, c'est ça, en plein Périgord blanc. Or cette styliste était dans la mouise quand je l'ai interviewée pour *Procuste*. Aujourd'hui, en sortant des restos, elle se plante devant la vitrine des galeries d'art, avenue Victor-Hugo, où sont exposées des sculptures de bronze, une femme grandeur nature par exemple, recroquevillée sur elle-même, par terre. Elle s'arrête, regarde longuement, tombe en rêverie. Je l'observe un moment. « Ça rappelle des souvenirs au modèle ? » Oui, qu'elle répond, en ajoutant qu'un jour elle a tenu plusieurs heures une pose semblable. On ne devine pas toujours à quoi rêvent les femmes devant les vitrines. À quoi pense la clowne devant celle d'un coiffeur ? À quoi songe Dodine au BHV ? Au Cameroun ? à l'Orénoque ? à l'Andalousie ?

C'est pas tout, ça. Durant ce déjeuner nous avons parlé des modèles que Catherine dessinait naguère, avant la layette, et qui s'inspiraient des modes brésiliennes. « C'était pas des *strings,* a-t-elle dit, mais sans doute ça ne pesait pas lourd. » En tout cas il y avait des rayures et des nœuds papillons. Brigitte se plaignait parfois de leur petitesse. J'avais eu un instant d'inattention et je ne saurais vous dire si Catherine me parlait alors des modèles ou des nœuds papillons.

Paris, toujours.

J'ai revu la clowne. J'y reviendrai. J'ai vu la styliste aussi. Nous avons déjeuné chez un Italien sur les Champs. Foin des graines de soja et de la luzerne : j'ai commandé de la viande. Eh bien, figurez-vous qu'en buvant son eau minérale, Catherine observait soigneusement les jambes des femmes passant à notre portée, je veux dire qu'elle leur accordait cette curiosité mobile qu'y mettent les hommes. Je vous l'ai dit, les Parisiennes conjuguent le port de la mini-jupe au plus-que-parfait cette année, de sorte que leurs jambes retiennent l'œil impénitent aussi longtemps qu'il faut. Rien de malsain là-dedans. Les hommes regardent les jambes des Parisiennes et certains se retournent pour prolonger le désir qu'elles inspirent. Il est clair que les femmes voient, savent et comprennent que les hommes regardent cela qui les distingue des sirènes. Je vous confierai d'ailleurs que pas une Parisienne, depuis que j'observe leur manège, pas une seule ne lance à l'homme qui considère ses jambes, ce regard furibond que les Canadiennes décochent aux Québécois quand l'un d'eux a l'effronterie d'apprécier la ligne de ses mollets. Il y a ceci que je m'explique mal. En Amérique, dirait-on, les femmes suivent les modes à leur corps défendant. C'est insolite. Une telle portera la mini-jupe, si la saison dernière la mode était à la mini-jupe en Île-de France, mais elle exigera de l'homme semblable aux autres hommes qu'il passe son chemin comme s'il n'avait rien vu. Vous lisez dans le visage de la Canadienne, cette expression sèche qui dit : « Je suis tenue de porter cette fantaisie ; c'est simple affaire de mode. Ne t'avise pas d'en tirer bénéfice. En aucun temps je n'oublie que les mâles sont des porcs et tu m'offenserais en retournant sur moi ton regard de limace. » Je vous le répète, pas une fois je n'ai lu dans le regard d'une Parisienne court vêtue, le début d'une esquisse d'un sermon comme cela. Elle voit, elle sent fort bien le regard admiratif glissant de sa cheville à sa cuisse et, il faut le croire, elle estime que c'est un phénomène inscrit dans l'ordre des choses, du monde et naturel. À New York, on vous rappelle que la Parisienne n'est pas une femme libre, ce qui rassure la Canadienne sur sa propre émancipation. J'ouvre ici une parenthèse pour vous faire remarquer que les Japonais, comme les autres hommes, suivent volontiers la progression des jambes féminines sur les trottoirs, mais ils procèdent avec d'infinies prudences, et si bien qu'aucune femme n'a jamais surpris un Japonais en flagrant délit d'immonde contemplation. Dans la rue, s'entend. Je pense même que les Japonaises, accoutumées qu'elles sont à la réserve des hommes de leur espèce, font preuve à Paris d'un aplomb formidable, car au lieu de froncer les sourcils comme elles le feraient à Tokyo, elles admettent que l'usage, ailleurs dans le monde, soit celui que vous savez ; autrement dit, elles consentent. Bien entendu, je doute qu'elles soient ravies à l'unanimité que les hommes reluquent leurs jambes de si répugnante façon, mais je reste persuadé que d'aucunes y trouvent un certain content, voire que plusieurs revendiquent le plaisir que ça leur fait, comme un droit. À l'opposé, les Italiennes de passage au Canada s'inquiètent fort et se demandent souvent si elles n'ont pas attrapé une maladie de peau. Toujours est-il que, dans ce restaurant, notre styliste regardait les jambes des serveuses et des clientes passant près de nous. (Je ne nie pas y avoir jeté un œil aussi, mais là n'est pas notre propos.) Certes, tout comme les hommes, les femmes remarquent les jambes de leurs pareilles surtout quand les jupes montent jusque-là, mais à l'instar des Japonais, elles s'instruisent vite, en lançant des regards très furtifs, imperceptibles, tandis que notre styliste, elle, se fiche absolument que les dames constatent ou pas son intérêt. Vous noterez cependant qu'il s'agit chez Catherine de regards en tout bien tout honneur ; pas une seconde ne plane dans son œil la plus légère équivoque. Simplement, elle s'attarde presque longtemps. Peut-être songe-t-elle à la manière dont elle habillerait ces jambes-là si, d'aventure, la femme qui en a le bénéfice, et qui en tire avantage, lui en confiait le soin. Sa pudeur est ailleurs. Prenons Dodine, qui s'est offusquée quand l'autre jour, que nous révisions ses nouvelles, nous cherchions un adjectif à joindre à tel substantif célibataire. Nous ne trouvions pas, plutôt je ne voulais pas trouver à sa place ; nous réfléchissions et je remarquai qu'elle avait appliqué du blanc liquide la suite du substantif en question, c'est dire qu'il était veuf, non célibataire. D'autorité, je plaçai la feuille devant l'ampoule allumée afin de lire au travers ce qu'auparavant il était écrit et que Dodine avait supprimé. D'un geste vif, elle me prit la feuille des mains, exactement comme une Anglaise eût rabattu le pan d'une jupe que j'eusse soulevé pour lire la marque des collants dessous. Puis Dodine a rougi, ainsi qu'en avril, les rhododendrons. Apprenez tout de même que l'attribut masqué, et préalablement promis au mot *seins,* ressemblait à « boudinés », ce qui, nous en avons convenu, manquait à l'élégance due aux jeunes filles amoureuses, fussent-elles idiotes. Leur pudeur est ailleurs ; leur *impudescence,* me dit Delbourg.

Mai.

Nous approchons. Il était une fois une jeune styliste qui se fourvoyait dans le théâtre à Metz, sa ville natale. En vérité elle n'était pas styliste encore, non plus que modèle de sculpteur à l'époque, mais elle pensait le plus grand bien des arts de la scène. Ce sont des choses qui arrivent. Tel matin, sous un quelconque prétexte dont je ne suis pas informé, elle se rend en Provence et rencontre sur place de braves gens qui la mènent chez la mère de notre clowne, laquelle travaille l'énergie des trois corps et pratique le massage astral. Séduite ou conquise, je n'en trancherai pas, notre future styliste se prend à suivre l'enseignement de la dame, passe plusieurs jours en sa compagnie et celle d'un type, un certain Jérôme, qui entretient en ces temps les rapports les meilleurs avec la maman de la clowne. On peut supposer qu'il se livre lui aussi au massage cosmique, mais il est avant tout homme de théâtre et dispense des cours à Paris. Quelques semaines plus tard, nous sommes à Paris désormais, notre styliste prochaine va suivre un cours chez le Jérôme en question, à moins qu'elle n'aille chez lui pour une fête seulement, qui a lieu ce jour, en cet endroit, et durant laquelle Catherine rencontre Brigitte par *hasard,* Brigitte qui ne prise guère l'enseignement de sa mère, mais qui apprécie en revanche celui du théâtreux. « Brigitte ? Vous êtes donc la fille de la mère de la clowne ! » « Absolument que je suis. Comme c'est hallucinant. » Ce ne sont peut-être pas les mots exacts mais vous avez là l'essence du propos.

Mes amis, je veux bien que les choses se soient produites ainsi que vous venez de le lire, mais convenez avec moi que c'est tiré par les cheveux – d'où que d'aucunes soient parfois décoiffées, j'entends cela. N'empêche. Il reste qu'en sortant de table, Catherine me lance d'un ton avisé : « Que veux-tu ; il n'y a pas de hasards. » Pardon. Une excellente styliste me tire les mots de la bouche. Qu'il n'y ait pas de hasards, je ne le sais que trop bien, sinon comment serions-nous parvenus à cette page ? Il n'y a pas de hasards, a-t-elle dit par deux fois. Deux hasards fondent-ils une certitude, une prévisionnelle ? comme il est écrit dans le grand livre des Balance ? S'il n'est pas de hasard, c'est donc qu'il y a une solution. Où se cache-t-elle ? Où, sinon dans le récit lui-même ? Il paraît justement, chers amis, que le hasard est un très ancien jeu de dés auquel la clowne et la styliste se sont amusées sur le tapis du salon du Jérôme. Qu'elles aient aboli le hasard ce soir-là, je les en crois capables mais alors, pourquoi tant de mystère. Durant le repas, Catherine m'a longuement parlé de méditation trois fois corporelle. Je lui ai avoué avoir lu le bouquin qui se dresse en bonne place dans la bibliothèque, villa Stendhal, et dans les bacs des soldeurs, boulevard de Sébastopol ; je lui ai dit que je l'avais lu, mais que cette science ne m'emballait pas des masses. Catherine m'a répliqué que les intellectuels n'étaient pas fortiches, rapport au mysticisme. Holà, les intellectuels ! N'en profitait-elle pas pour m'insulter un brin en passant ? Je me suis indigné et elle y est allée d'une théorie nouvelle, distinguant ceux-là qu'on nomme les intellos et ceux-ci que sont les intellectuels. Peu convaincu, j'ai répété que ces phénomènes ne me passionnaient que médiocrement, mais que je connaissais un nombre considérable de personnes qui, comme elle, s'escriment à la méditation. C'est le moment qu'elle a choisi pour abolir toute probabilité de hasard. En tout cas, là où il n'est véritablement pas de hasard, comme elle dit et comme je pense, c'est en ceci que depuis les origines de cette ténébreuse affaire, je suis pris comme en une nasse dans un réseau plus ou moins interlope de stylistes attentionnées et complémentaires. Car, d'après vous, est-ce un inexplicable concours de circonstances que la sœur de Dodine bosse pour huit, que Florence, la modéliste, allaite tant et plus au moment juste où je l'interroge sur Catherine ; est-ce un hasard que la Christine du square Séverine soit, le jour précisément où je m'informe de sa santé, « en train de tirer son lait pour ses jumelles », comme m'a répondu la styliste ; est-ce un hasard que la mère de Dodine, pas celle de la clowne, celle de Dodine, car il faut vous faire une raison il y a beaucoup de mamans dans cette histoire, que la mère de Dodine ait passé son enfance sur l'île de Sein ; est-ce un hasard que la clowne, que Dodine elle-même, que toutes ces nanas n'aient de cesse de se pencher afin que je voie leur soutien-gorge lavande en un moment ou l'autre de la conversation, ou que London Lili se promène sans, ou que l'ensommeillée n'en porte pas, pour des raisons de confort nocturne, bref que toutes ces gonzesses qui papillonnent autour de moi, sauf que ce soit moi qui butine auprès d'elles, adoucissent ensemble le monde de leur lingerie et de leurs seins ? Tenez. L'autre jour qu'avec Dodine nous corrigions ses épreuves avant de les expédier à l'imprimerie, je lui fais remarquer qu'il n'est plus nécessaire d'écrire, « ses deux seins », car à l'instar des yeux, des mains et de ses jambes, chaque femme en produit deux, et que depuis Flaubert, depuis *Hérodias,* il est d'usage de ne pas le préciser. Dodine bondit alors sur le numéro spécial d'une vieille revue, *le Crapouillot,* dossier sensationnel sur les monstres ; elle l'ouvre à telle page et, secouée d'une hilarité soudaine et surprenante, brandit la photographie d'une femme à trois seins, puis d'une autre à quatre seins, en me jurant ses grands dieux qu'elle en connaît une troisième à six seins, une photo pas une femme, puis après ce festival de polymastie sauvage, elle me confie, je vous assure que je n'avais suscité d'elle aucune confidence, qu'enfant sa sœur était sensible à la virilité du général de Gaulle. Tout cela tel quel. Eh bien, que de retrouver ces amènes personnes et créatures réunies dans la même épopée explique, confirme et prouve, hors de doute, qu'il n'y a eu, qu'il n'est pas et qu'il n'y aura jamais de hasard – bien ou mal armé. J'ai dit.

Juin.

Cher Michel, chère Élisabeth,

Que dire d'une styliste qui ferait appel au frère d'une clowne pour retaper sa maison en Périgord ?

Nous qui nous imaginions qu'elles se connaissaient à peine, que nous allions découvrir comment elles s'étaient rencontrées, de la plus innocente des façons, et que nous en resterions là, nous sommes loin du compte. Régulièrement Catherine passe une ou deux semaines chez la mère de Brigitte ; son jules gagne à la loterie et elle achète des maisons qu'elle fait rénover par le frère de Brigitte. Lorsque je l'ai retrouvée place Victor-Hugo, c'est elle qui m'a appris que la clowne était en France depuis trois jours. Elles ne s'étaient pas parlé cependant ; c'est leur amie commune, la môme Christine, la maman des jumelles, qui assure le lien entre elles deux. Ensuite Catherine m'a dit que cette Christine lui avait juré qu'en janvier ce n'était pas elle, Christine, qui l'avait informée elle, Catherine, que nous habitions chez la clowne : « C'est Brigitte qui me l'a dit, après vous avoir vus. » Or elles ne se parlaient pratiquement plus, à tel point que cet hiver, souvenez-vous, Brigitte n'a pas accompagné Christine et son jules, chez qui elle logeait pourtant, lorsqu'ils sont allés dîner au Plessis Robinson. L'affaire s'embrouille à mesure que nous pénétrons plus avant dans l'histoire de ces évanescentes. Il subsiste indubitablement des zones d'ombre que nous pourrions éclaircir de diverses manières si nous savions par quelle porte nous introduire. À ce moment de la chronique, je revois Dominique Sanda, toujours elle, dans *le Loup des steppes,* hésitant au milieu d'un couloir, ne sachant dans quelle chambre elle doit pénétrer, *le Loup des steppes,* où Clémenti, quasiment l'oncle de la clowne, tient un autre de ses rôles ambigus. Brigitte souffre ; sa double nationalité lui pèse ; la cartomancienne nous avait prévenus. Or elle n'a pas de jumelle, notre Brigitte, pour résoudre son différend. C'est un problème que je connais parfaitement, bien qu'il ne soit pas limpide. Comment expliquer cette élasticité qui vous tiraille entre deux territoires, proches et dissemblables ? Ajoutez au cocktail que Brigitte supervise des activités clownesques dans le Midi, qu'elle est marionnettiste à Québec, qu'elle a des amies d'un bord, des amoureux de l'autre, des concubins et concubines partout, que ses souvenirs d'enfance font la navette entre le Ranelagh et les îles de la Madelon, que sa mère'grand, née au Québec, est nettement plus parisienne que sa tante, Française, qui ne s'établirait pas en Europe pour un empire ; comment voulez vous qu'une brave clowne y voie clair dans tout ça, et moi donc, cependant qu'elle fait cinq ou six aller retour par an. C'est inhumain. Mais je n'ignore pas l'attachement qui nous menotte aux autres ; je connais, contre le pays, le dégoût qui se donne librement carrière. Interminable combat du dualisme et de la dualité ; lutte sur tous les plans, affectif, professionnel, familial, instances psychologiques, un frère architecte en Périgord, une tante au Théâtre-qu'a-trop-d'ouvrage, les Québécoises debout, les orteils dans la Méditerranée, les gorges du Vercors, les grottes des Demoiselles, les hivers montréalais dans l'immonde gadoue, les bottillons calcifiés de sel calamiteux et les dépanneurs qui s'obstinent à ne parler qu'anglais, vous connaissez le topo et les copines qui enfantent des jumelles, c'est pas peu tout ça. Je descendais les Champs avec Catherine, songeant à ces fléaux ; partout il y avait la silhouette de Morrison sur les façades, sur les panneaux, sur la couverture des magazines, *Jours de France, Marie-France, Hell,* nous marchions avenue George V, devant la terrasse de l'*Alexandre* où Morrison est photographié au printemps de 1971, et Catherine me disait qu'elle est allée sur sa tombe, que j'aurais pu la croiser là elle aussi, comme la gamine, et Dodine aussi sans doute, elle s'y sont toutes rendues, un vrai cirque au Père-Lachaise, et la clowne, pensez donc, qui habite à côté, villa Stendhal, j'en sais quelque chose, Christine, Catherine, Dodine, Églantine maintenant, une des jumelles, fille de Christine, s'appelle Églantine, et Séverine, la bergère de Gabriac, toutes elles sont un brin anxieuses, toutes veulent être aimées pour ce qu'elles sont, de nouvelles Justine, Albertine, Léopoldine, comment voulez vous que j'en sorte ? Sachez que le jour où David s'est rendu chez la styliste, avec Michèle, et qu'elle leur a montré ses modèles de petits pantalons, notre ami lui a offert un livre sur les annonciations de la Vierge. Vous doutiez-vous que la styliste était Vierge, ascendant Verseau ? On voudrait que ce soit du délire, mais non, c'est la vie, on nage, on plane, on pédale, et London Lili, pensez-vous qu'elle y est allée, London Lili, sur la tombe de Morrison, la fille du magicien, celle qui fait des coups pendables avec Depardieu ? J'apprends que Dodine va jouer dans un film, qu'elle y tiendra le rôle décisif, le tournage débute ces jours-ci, dans le Lot et en Aveyron, je n'invente rien, je n'ai jamais rien inventé, *la Fille à la caravane* que ce film va s'appeler, je n'invente toujours pas, ainsi passe la vie, tandis qu'aboient les chiens, avec Dodine dans le rôle titre, et qu'elle devienne ensuite la nouvelle reine de Paris, n'hésitons plus à le prophétiser ; le Castor Astral recevra désormais des manuscrits canons, signés London Lili, on ne s'étonne plus de quoi que ce soit, trouvez la cohérence, il y a des choses ici qui ne sont pas du désordre, ces jambes, ces jupes, ces dessous, regardez-les qui s'en vont toutes au maquillage, signalement de la vagabonde avec, dans le ciel, ne l'entendez-vous pas, une voix, un rythme et une voix, qui chante *don't ask why, don't ask why,* et à ce rythme se mêle un autre rythme plus solennel, plus sûr encore, avec la même voix, tout se croise, *don't ask wby – We can whip the horse's eyes and make them sleep and cry.*

Épilogue.

La styliste va peu au cinéma, mais tout de même, elle y va. De loin en loin. En lui demandant ce qu'elle a vu ces jours derniers, je parie qu'elle va me parler des Doors sans discontinuer, puisque l'ombre de Morrison hante littéralement Paris depuis la rue Dauphine jusqu'à la place Clichy. Longtemps de réflexion. Gros effort de mémoire. Puis elle se souvient : « *Delicatessen ;* j'ai vu *Delicatessen.* » Un film sorti depuis peu, autour duquel nous tournons, Chantal et moi, sans nous résoudre à pousser les portes des salles qui le présentent, car la presse, très enthousiaste, laisse deviner que c'est une œuvre hybride, empruntant à la comédie musicale, pas vraiment notre truc. Mais Catherine a beaucoup aimé. Elle m'en parle avec transport. Peut-être devrions-nous voir ça, que je me dis, d'autant plus que les réalisateurs, Jeunet et Caro, sont des potes à Dodine. Parfaitement. Allez-y, mais allez-y, vous verrez que je n'invente rien. Surtout ne vous fiez pas aux journalistes, incapables d'expliquer ce qui est. Pas un seul – remarquez que je ne les lis qu'épisodiquement – pas un n'a écrit de quoi il retournait véritablement, de sorte que nous n'avions pas la plus petite idée de l'argument, Chantal et moi, lorsque nous avons glissé notre pièce dans la main de l'ouvreuse. Vous ne me croirez pas mais à tout le moins faut-il que vous sachiez : *Delicatessen,* c'est l'histoire d'un clown qui s'installe chez un boucher, lequel a une fille violoncelliste qui tombe amoureuse du personnage initial... « Encore des clowneries », a murmuré Chantal en sortant. Comment pouvais-je prévoir que cette année serait celle de tous les clowns et que nous logerions chez une clowne, villa Stendhal, en face du Père-Lachaise, vingt ans après la mort de Morrison, et que nous organiserions une nouba chez David et la gamine, où seraient conviés nos amis de Paris, tous ceux dont je vous ai parlé depuis le début de cette enquête, Blandine, Balbine, Mnémosyne ; la styliste n'est pas venue, non plus que son jules, alors que je devais lui rendre sa petite serviette de plastique où il est inscrit Île-de-France, en vert. Sans doute filaient-ils un meilleur coton dans leur Périgord blanc. La clowne non plus n'est pas venue, toujours en Provence. Je le regrette, car c'était comme de jouer une grande partie d'échecs que d'organiser cette bamboula ; Safran devait y retrouver l'Isabelle de sa vie et Brigitte, sa styliste. Bah, nous en ferons d'autres, desquelles vous serez cette fois, avec la bergère de Gabriac par exemple, c'est tellement plus chouette d'inviter à danser des bergères et des clownes, que des journalistes. Sur le coup des vingt-deux heures trente, Dodine s'est pointée avec son promis, lequel travaille au chantier d'Eurodisneyland et qui reçoit, avec ses chèques de paie, de petits bristols où il est recommandé « d'avoir l'esprit Disney », je ne fabule pas. Telle est la vie, la nôtre en tout cas, la vôtre aussi, je le sais, avec

Brigitte, dans le rôle titre,
Catherine, dans celui de la styliste,
Florence, deuxième styliste,
Jocelyne, troisième styliste, sœur de Dodine,
l'ensommeillée, vêtue de ses seules lunettes cerclées d'or,
Séverine, bergère en Quercy,
Susie, l'envolée,

Strete, dans le rôle du vilain,
Morrison, dans celui de l'assassiné,
la devineresse, succube, ventresse,
le poète,
l'employé de banque en cavale,
Dodine, fille à la caravane,
Dominique, témoin probant,
London Lili, complice de l'autre et vagabonde,
Églantine, fleur en bouton,

et avec la participation exceptionnelle
de Chantal
dans le rôle clé de l'énigme

nos remerciements vont aux
services des Postes
françaises et québécoises
qui ont acheminé ce
lai
à bon port.

FIN

Le Lai de la clowne,
récit de François Tétreau (1953-2019),
est paru aux éditions Triptyque,
à Montréal, en 1994.
ISBN : 2-89031-207-0

La présente réédition numérique porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-898-7

© Chantal Bouchard et Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2022

– 1 899e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org